

**AB**

56922

571  
H. 1415

Act. 115  
a

UVR.

L'ELITE  
DES POËSIES  
HEROÏQUES  
ET GAILLARDES  
DE CE TEMPS.

AVGMENTEES  
*De plusieurs Manuscrits  
non encor vûs.*



Imprimé cette Année.

---

M. DC. LXXXII.

L'ÉLITE  
DES POÉSIES  
HEROÏQUES  
ET GALLIQUES  
DE CE TEMPS

AVANTAGES  
DE L'ÉLITE  
DES POÉSIES  
HEROÏQUES  
ET GALLIQUES  
DE CE TEMPS



Imprimé chez Annde

M. DC. LXXXII

Q 121,



# L'OCCASION PERDUE

*Recouvrée.*

## STANCES.



N jour le malheureux Lisandre  
Poussé d'un amour indiscret,  
Attaquoit Cloris en secret,  
Qui ne pouvoit plus se défendre:  
Tout favorisoit son amour,

L'Astre qui nous donne le jour  
Alloit porter ses feux dans l'onde,  
Et cet ennemy de Cypris  
Ne laissoit la lumiere au monde  
Que dans les beaux yeux de Cloris.

Avec un amoureux silence,  
Dans un secret appartement  
Elle supporte doucement  
Son amour & sa violence;  
Ses bras qu'elle veut avancer  
Ne servent à le repousser  
Que pour l'attirer davantage:  
Elle le souffie à ses genoux,  
Et n'a presque pas le courage  
De luy dire que faites-vous?

Avec un œil doux & severe  
Elle envisage son Amant,

A

**Q** *Poësies Heroïques*

Et luy montre confusément  
De l'amour & de la colere:  
Lisandre (dit-elle tout bas)  
Je crieray, car ne pensez pas  
Que je contente vôtre envie,  
Cessez d'attaquer mon honneur,  
Ou commencez d'avoir ma vie,  
Comme vous avez eu mon cœur.

Mais Lisandre aussi peu timide  
Qu'il estoit beaucoup amoureux,  
Imprime l'ardeur de ses feux  
Sur les bords de sa bouche humide,  
Et glisse sa brûlante main  
Sur la neige de son blanc sein  
Dont il prétend fondre la glace,  
Et la tenant entre ses bras  
Il ose élever son audace  
Sur un lieu plus saint & plus bas.

Là sans respect & sans relâche  
Il cherche l'objet de ses vœux,  
Et trouve ce lieu bienheureux  
Sous le cotillon qui le cache:  
De ses doigts tremblans & hardis  
Il prend le sombre Paradis  
Qui donne l'enfer à nos ames,  
Ce thrône vivant de l'amour,  
Où parmy les feux & les flammes  
L'on n'a jamais trouvé le jour.

Attachez bouche contre bouche,  
L'un & l'autre étroitement pris,



*& Gaillardes.*

Il ébranla si bien Cloris  
Qu'il l'a jetta sur une couche,  
Lorsqu'avec des yeux roulans,  
Demy vifs & demy mourans  
Elle feignit d'estre pâmée,  
Et dans un si prompt changement  
Ne parut plus estre animée  
Que par des soupirs seulement.

A voir sa gorge toute nuë,  
Son corps tout du long étendu,  
L'on jugeoit qu'elle avoit perdu  
Sa pudeur & sa retenüë:  
Que sa constance estoit à bout,  
Que son Lisandre pouvoit tout,  
Qu'elle se fut laissé tout faire:  
Mais par un accident fâcheux,  
Que je dis & qui se doit taire,  
Il ne se passa rien entr'eux.

Prests de goûter mille delices,  
Ce triste & malheureux Amant  
Vit changer son contentement  
En de tres-rigoureux supplices:  
Il estoit couché sur Cloris  
Lorsqu'il demeura tout surpris  
D'une infortune sans seconde,  
Et pour comble de son ennuy,  
Ce qui donna la vie au monde  
Demeura froid & mort pour luy.

Cet arc-boutant de la nature,  
Ce principe du mouvement.

6 *Poësies Heroïques*

Immobile & sans sentiment  
Perd sa vigueur & sa figure :  
Lisandre a beau se tourmenter  
Il a beau le solliciter  
Et luy préparer des amorces,  
Ce lâche qu'il excite en vain,  
Au lieu de reprendre ses forces  
Pleure mollement en sa main.

Dans cette cruelle aventure,  
Triste, desesperé, confus,  
Ce pauvre Amant ne songe plus  
Qu'à renoncer à sa nature :  
Dans la furie & ses transports,  
Craignant que malgré ses efforts  
On ne l'accuse d'impuissance,  
Il prend par un air languissant  
Des témoins de son innocence  
Sur le crime auquel il consent.

Cependant Cloris revenuë  
De ce feint assoupissement  
Porte les deux mains promptement  
Dessus sa cuisse toute nuë :  
Là par dessein ou par hazard  
Elle empoigna ce Dieu camard,  
Ce chaud Priape de la Fable :  
Mais le sentant froid & rampant  
Elle creut que c'estoit un Diable  
Sous la figure d'un Serpent.

Jamais une jeune Bergere  
Ne retira si promptement

*& Gaillardes.*

Sa main qui trouve innocemment  
Un aspic dessous la fougere,  
Que Cloris fit sa belle main  
Dessus ce membre lâche & vain  
Qu'elle toucha dessous sa robe.  
Lorsqu'avec un juste dépit  
Elle se leve & se dérobe  
Des bras de Lisandre & du lit.

Dans la colere qui l'emporte  
Elle pousse ce pauvre Amant,  
Et sans l'écouter seulement  
Se dispose à gagner la porte;  
Lorsque Lisandre à ses genoux,  
Luy dit: Cloris que'faites-vous,  
Ah! du moins écoutez mes plaintes,  
Et regardez dans mon malheur  
Toutes les plus vives atteintes  
De l'amour & de la douleur.

Ma chere Cloris je vous aime  
Plus que les delices des Cieux,  
Plus que les hommes & les Dieux,  
Et mille fois plus que moy même.  
Je brûle d'une vive ardeur,  
Et cette nouvelle froideur  
Ne vous doit pas sembler étrange:  
Je sçay bien comme il faut aimer:  
Mais pour m'ôter des bras d'un Ange  
Un Diable est venu me charmer.

Quelque ennemy de la nature  
Trouble mes sens & ma raison,

## Poësies Heroïques

Et de son funeste poison  
Soüille une flamme toute pure :  
Peut-estre sont-ce aussi les Dieux ;  
Qui se voyans moins glorieux  
M'ont voulu rendre miserable :  
Mais que dis-je, ils sont innocens,  
Cloris elle seule est coupable,  
Elle seule a charmé mes sens.

C'est sa beauté qui dans mon ame  
A joint le respect à l'amour,  
C'est son ceil plus beau que le jour  
Qui fait croître & mourir ma flamme,  
Heureux dans ma captivité,  
Je n'osois avec liberté  
Jouir d'une grace imprévue,  
Et de tous mes sens transportez  
Je n'ay réservé que la vûë  
Pour admirer tant de beautez.

Quoiqu'il en soit, mon adorable,  
Avant que vous quittiez ces lieux,  
Souffrez que je perce à vos yeux  
Un cœur fidele & miserable,  
Afin que j'expie en mourant  
Un crime si noir & si grand  
Qu'il choque la nature même :  
Et que pour venger vos appas  
Ma mort vous témoigne que j'aime,  
Puisque ma vie ne le fait pas.

Il alloit par'ler davantage  
Pour exprimer son desespoir.

*& Gaillardes.*

Et peut-estre qu'il eut fait voir  
De sanglans effets de sa rage,  
Lorsque l'arrestant par le bras,  
Cloris luy dit: Ne parlez pas,  
J'entens quelqu'un qui se promene,  
Et je vois avecque grand bruit  
Porter dans la chambre prochaine  
Les sombres flambeaux de la nuit.

Soudain une voix entenduë  
Redoubla son étonnement,  
Et luy fit dire promptement:  
Cher Lisandre, je suis perduë:  
Ha! cessez de me retenir,  
C'est mon mary qui va venir,  
Je l'entens, il est à la porte,  
Il faut toujourns craindre un jaloux  
Et vous dont la vigueur est morte  
Comment luy resisterez-vous?

Lors cette belle transportée  
D'amour, de crainte & de souci,  
Mena nôtre Amoureux transi  
Près d'une fenestre écartée,  
Et sans beaucoup de compliment  
Il se glissa legerement  
Et descendit dedans la rue,  
Où pressé d'un mortel ennuy  
Il fit long-tems le pied de grüë,  
Et puis se teura chez luy.

Frappé de la funeste envie  
Qui fait la honte & le remords,

10 Poësies Heroïques

Il souffrit plus de mille morts  
Du malheur de sa propre vie:  
Quoiqu'alors les jours fussent grands,  
Cette nuit luy dura mille ans,  
Il ne put fermer la paupiere,  
Sur le point du jour seulement,  
Honteux de revoir la lumiere  
Il la ferma pour un moment.

Le Soleil qui chasse les ombres  
Et l'épouventement des nuits,  
Loin de dissiper ses ennuis  
Les rendit plus noirs & plus sombres:  
Quand il vit ce Pere du jour  
Il crut par un excès d'amour  
Voir de Cloris la belle image,  
Mais il connut dans un moment,  
Comme Ixion dans un nuage,  
Que son amour n'estoit que vent.

Après mille secretes gênes,  
Cet Amant par un digne effort  
Resolu de chetcher la mort  
Ou bien le remede à ses peines:  
Ha! je ne crains plus mon malheur,  
Je mourray (dit-il) de douleur,  
Ou je repareray ma gloire:  
Et quoiqu'il en soit dans ce jour  
Je remporteray la victoire  
Ou de la mort, ou de l'amour.

Le bouillant desir qui le presse  
Fait que d'abord après dîner

*& Gaillardes* 11

Il sort & se va promener  
Près le logis de sa Maîtresse:  
A peine y fut il un moment  
Qu'il en vit sortir Dorimant,  
Le vieil mary de cette belle,  
Et se glissant dans la maison  
Il alla chercher auprès d'elle  
Ou sa mort, ou sa guerison.

Par une secrette avenue  
Il fut dans son appartement,  
Et la trouva nonchalamment  
Dormant sur son lit étendu,  
Mais Dieux! que devint-il alors?  
En approchant de ce beau corps,  
Il eut des mouvemens étranges,  
Lorsqu'une cuisse à découvert  
Luy fit voir le bonheur des Anges  
Et le Ciel de l'amour ouvert.

Dans cette agreable surprise  
Où Cloris n'avoit pas songé,  
Elle avoit assez mal rangé  
Et ses jupes & sa chemise:  
Lisandre aussi trop curieux  
Vit lors les delices des Dieux,  
La peine & le plaisir des hommes  
Nôtre tombe & nôtre berceau,  
Ce qui nous fait ce que nous sommes,  
Et ce qui nous brûle dans l'eau.

Nid branlant qui nous sert de nuë,  
Asile où l'on est en danger,

Racourci qui fais allonger  
 La chose la moins étendaë:  
 Fort qui se donne & qui se prend,  
 Oeil couvert qui rit en pleurant,  
 Bel œil, beau Corail, belle Yvoire  
 Doux canal de vie & de mort,  
 Oû pour acquérir de la gloire,  
 L'on fait naufrage dans le port.

Petit threfor de la nature  
 Etroite & charmante prison,  
 Doux tyran de nôtre raison,  
 Fixe & mouvante sepulture,  
 Autel que l'on fait à genoux,  
 Dont l'offrande est le sang de tous,  
 Sang, tue avide & liberale  
 Roy de la honte & de l'honneur  
 Permettez que ma plume étale  
 Ce que Lisandre eut de bonheur.

Beau composé, belle partie,  
 Je sçay bien que lorsqu'il vous vit  
 Il n'oblerua dessus ce lit  
 Ny l'honneur, ny la modestie;  
 Mais d'amour & de charité  
 Il couvrit vôtre nudité  
 Pour faire évaporer la flamme,  
 Et savoura tous les plaisirs  
 Que le corps fait sentir à l'ame  
 Dans le transport de nos desirs.

Ce beau dedale qu'il contemple  
 Avec des yeux étincelans



Fait naître & couler dans ses sens  
Une ardeur qui n'a point d'exemple ;  
Le feu qui consume son cœur,  
Porte partout sa vive ardeur  
Et brille enfin sur son visage,  
Et ce lâche de l'autre jour  
Se roidissant d'un fier courage  
Ecume du feu de l'amour.

Plein d'audace, d'ardeur & de joye  
De remporter un si beau prix  
Le galand sauta sur Cloris  
Comme un faucon dessus sa proye :  
Quand cette belle ouvrant les yeux  
Vit Lisandre victorieux  
Forcer ses défenses secretes,  
Et la tenant par les deux bras,  
Entrer tout fier dans ses Conquestes  
En un lieu qu'on ne nomme pas.

Tandis que Cloris se tourmente  
Par de doux & puissans efforts,  
Et qu'elle agite tout son corps  
Pour sauver sa vertu mourante,  
Son heureux Lisandre aux abois  
Roule les yeux & perd la voix,  
L'amour fait écouler son ame ;  
Elle est toute preste à partir,  
Il s'étend, il dort, il se pâme,  
Et ne sent rien pour trop sentir.

D'abord que son ame ravie,  
De l'excès d'un plaisir si grand,

Fut par un soupir tout brûlant  
 Donner des signes de sa vie,  
 Cloris avec sa belle main  
 Osta la bouche de son sein  
 Où son Amant l'avoit collée,  
 Et se déchargeant peu à peu,  
 Honteuse de se voir mouillée,  
 Esuya l'eau qui vient du feu.

Après une colere feinte  
 De tout ce qui s'estoit passé,  
 Un reste d'honneur offensé  
 Porta Cloris à cette plainte:  
 Ha! dit-elle, c'est fait de moy,  
 J'ay faussé l'honneur & la foy,  
 Vous me perdez, cruel Lisandre;  
 Faut-il que malgré mon devoir  
 J'aye en un moment laissé prendre  
 Ce qu'on ne peut jamais r'avoir!

Mais si pour une faute extrême  
 On peut trouver quelque couleur,  
 Je puis dire dans mon malheur  
 Que j'ay fait y par ce que j'aime,  
 Amour ce maître impetueux  
 Force les hommes & les Dieux,  
 Et brûle les poissons dans l'onde;  
 Nul ne peut éviter ses coups,  
 Et puis que tout aime en ce monde,  
 Je puis brûler d'amour pour vous.

C'est avec raison que mon ame  
 Reçoit l'amour d'un favori,

& Gaillardes!

15

Ces noms de vieux & de Mary  
Font l'horreur d'une jeune femme:  
Les Marrs ces lâches tyrans  
Ne se sont faits nos conquerans  
Que contre le droit de nature,  
Et c'est en pratiquer la loy,  
D'aller chercher la nourriture  
Que l'on ne trouve pas chez soy.

Mais ces hommes sont infidelles  
Leur plus beau feu s'éteint en peu,  
Et de tout l'amour qu'ils ont eu  
Ils n'en réservent que les aîles:  
Esclaves de la liberté,  
Ils font voir leur legereté  
Dans leur geste ou dans leur langage,  
Et pour un plaisir indiscret  
Ces oiseaux sortans de la cage,  
Vont conter tout ce qu'ils ont fait.

Trop juste & trop aimé Lisandre,  
S'il en estoit ainsi de vous,  
Je percerois de mille coups  
Ce cœur qui s'est laissé surprendre.  
J'ay tout perdu pour vous gagner  
Voudriez-vous pour me ruiner  
Eventer mes secrettes flammes?  
Et tireriez-vous vanité  
De la foiblesse d'une femme,  
Et de vôtre legereté?

Ha! que plûtôt la mort m'advienne,  
Cria Lisandre à ce discours,

Dont pour interrompre le cours  
 Il mit sa bouche sur la sienne,  
 L'élevant de terre il la prit  
 Et la coucha dessus le lit,  
 Où je ne sçay pas ce qu'ils firent,  
 Je crois bien qu'ils firent cela,  
 Puisque les amours qui les virent  
 M'ont dit que le lit en branla.

Ce fut alors qu'ils se pâmerent  
 De l'excès des contentemens,  
 Que cinq ou six fois ces Amans  
 Moururent & ressusciterent:  
 Que bouche à bouche & corps à corps  
 Tantôt vivans & tantôt morts,  
 Leurs belles ames se baisèrent,  
 Et que par d'agréables coups  
 Entr'eux ils se communiquèrent  
 Tout ce que l'amour a de doux.

Muse n'échauffez plus ma veine,  
 De grace arrêtez-vous un peu,  
 Ou m'inspirez un autre feu  
 Que celui de votre fontaine:  
 Je ne sçay quoy dedans mon cœur  
 Se glisse avec tant de douceur,  
 Que je suis forcé de me rendre:  
 Ha! Cloris, quand je m'en souviens,  
 Je m'imagine estre Lisandre,  
 Et me semble que je vous tiens.



LA  
JOUÏSSANCE  
IMPARFAITE.

CAPRICE.

**A** Prés mille amoureux discours  
Interrompus d'un long silence,  
Elle repousse mes amours  
D'une agreable violence.

Je sçay qu'en cette occasion  
Ce qui cause nôtre querelle  
Ce n'est pas son aversion,  
Mais c'est la pudeur naturelle.

Pour ses bras en vain resistans,  
Ses yeux semblent me faire excuse,  
Et je trouve qu'en même temps  
Elle m'accepte & me refuse.

Pour favoriser mon dessein,  
Et soulager mon mal extrême,  
Le linge qui couvroit son sein,  
Est tombé presque de luy même.

**B**

Ayant porté ses belles mains  
 Dessus ces deux globes d'albâtre  
 Je baise les doigts inhumains  
 Qui cachent ce que j'idolatre.

Helas! à quoy (dis-je) vous sert  
 D'estre à mon amour si farouche:  
 Vos mains ont vôt're sein couvert,  
 Et m'ont découvert vôt're bouche:

Vous faites autant de pechez  
 Que vous m'ôtez de belles choses:  
 Mais pour les Lys que vous cachez,  
 Je m'en vas bien cueillir des Roses.

Dieux? que cette bouche a d'appas,  
 Que tout ce visage a de graces  
 Cent mains ne vous suffiroient pas  
 Pour garder tant de belles places.

Ici la constance est à bout,  
 Toute sa force est allentie,  
 Elle aime mieux me donner tout  
 Que d'en ceder une partie.

Au lieu donc de me repousser  
 Ses bras sans aucune contrainte  
 Ne servent plus qu'à m'embrasser  
 D'une amoureuse & molle estriante.

Son amour dans ses yeux se lit,  
 J'y connois son inquietude.

Elle tombe dessus le lit ,  
Plus d'amour que de lassitude,

Par l'ardeur de sa passion ,  
Toute sa personne est émûë ,  
Et son imagination  
Trouble lascivement sa vûë.

Déjà sa gorge s'enfle un peu  
Et ( j'ay de la peine à le croire , )  
J'apperçois l'éclat d'un beau feu  
Entre deux colonnes d'Yvoire.

Mais , ô foible contentement !  
Passion qui n'a point d'exemple ,  
Mon vain devoir en un moment  
Se rend à la porte du Temple.

Incomparable affliction !  
Une ville après cent batailles ,  
Se rend à ma discretion ,  
Et je meurs au pied des murailles :

Nous faisons mais séparément ,  
Ce qu'ensemble nous devons faire ,  
Et sans le vif attouchement  
S'acheve l'amoureux mystere.

Icy nos amours sont punis ,  
Par l'excès de leurs propres flammes ,  
Et nos deux corps seroient unis  
Si nous n'eussions uni nos ames ,

Helas ! c'est trop tost achever,  
 Luy dis-je, la voyant fachée,  
 Et honteuse de se lever  
 Aussi-tost qu'elle fut couchée.

Si je n'ay duré qu'un moment,  
 'Accusez en vôtre constance,  
 La moitié du chatoüillement  
 S'est passée en la résistance.

D'une si nuisible vertu,  
 Ne faites jamais tant de gloire,  
 Si vous n'eussiez point combattu  
 Vous eussiez gagné la victoire.

Mon défaut vous est glorieux,  
 Ne le prenez pas pour un crime:  
 Un feu lancé de vos beaux yeux  
 A brûlé toute la victime.

L'ame par l'admiration  
 Et par le desir suspenduë,  
 Est cause que sans action,  
 La volupté s'est répanduë.

Excusez donc mon chaud desir,  
 Et vous consolez, Isabelle,  
 Vous eussiez eu plus de plaisir  
 Si vous eussiez esté moins belle.



IMITATION  
DV PASTOR FIDO.

UNIQUE sujet de ma flamme,  
Myrtylle si tu pouvois sçavoir  
Ce qui se passe dans mon ame,  
Sans doute on te verroit avoir  
Pour cette Amarilis que tu nommes cruelle,  
Cette même pitié que tu demande d'elle.

Quoique tous deux Amans, quoique tous  
deux aimez,  
Et d'un même feu consommez,  
De nôtre amour pourtant le malheur est ex-  
trême,  
Car enfin aimable Berger,  
Dequoy me sert-il que je t'aime  
Si je ne te puis soulager?  
Ou dequoy me sert-il qu'un Amant si fidelle  
Brûle aujourd'huy pour moy d'une flamme G  
belle.

Destin pour nous trop rigoureux,  
Par quel ordre injuste & barbare  
Faut-il que le Ciel nous separe  
Si l'amour nous unit tous deux de même  
nœuds,

Ou par quel étrange caprice  
Faut-il que le Ciel nous unisse,  
Si l'amour plus puissant nous separe tous deux?

Que vôtre bonheur est extrême  
Cruels lions, sauvages Ours,  
Vous qui n'avez dans vos amours  
D'autre regle que l'amour même  
Que j'envie un semblable sort,  
Et que nous sommes malheureuses,  
Nous par qui les loix rigoureuses  
Punissent l'amour par la mort.

Ha! que l'on aime peu quand on craint de  
mourir.

Myrtylle plût au Ciel qu'une mort inhumaine  
Fut du péché la seule peine,  
Je ferois gloire d'y courir,  
Seule regle des belles ames,  
Et le premier Dieu de mon cœur,  
Honneur voy que je fais à ta faine rigueur  
Un sacrifice de mes flammes.

Si l'instinct, ou la loy par un effet contraire,  
Ont également attaché,  
L'un tant de douceur au peché,  
L'autre des peines si severes:  
Sans doute, ou la nature est imparfaite en soy,  
Qui nous donne un penchant qui condamne  
la loy,  
Ou la loy doit passer pour une loy trop dure,  
Qui condamne un penchant que donne la na-  
ture.

& Gaillardes.

23

Et toy cher & parfait Amant,  
Pardonne à cette malheureuse  
Qui te maltraite apparemment,  
Mais t'aime effectivement,  
Et qui doit estre rigoureuse  
Par nécessité seulement.

Ha ! si tu veux tirer vengeance  
De tes feux mal recompensez,  
Sçaches que ta propre souffrance  
Me punit & te venge assez :  
Car enfin s'il est veritable  
Que tu sois mon ame & mon cœur,  
Comme tu l'es, quelque rigueur  
Qu'exerce contre toy le Ciel impitoyable  
Toutes les fois que tes douleurs  
Te font ou soupirer ou répandre des pleurs,  
Ces pleurs que tu répands, c'est mon sang  
que tu verses,  
Par ces cruels soupirs qui te sortent du sein,  
C'est mon propre sein que tu perces :  
Toutes ces peines enfin, ces cruautés diverses  
Que l'amour & le sort te font souffrir pour  
moy,  
Je les ressens encor plus vivement que toy.





SUR

LE MARIAGE

DV ROY.

EPIGRAMME.

ENfin par cette Paix si saintement jurée,  
 La France sur l'Espagne a maintenu son  
 rang, [averée  
 Ils sont tous deux aux prises, & c'est chose  
 Qu'il en coûte à l'Espagne encor un peu de  
 sang.



CONTRE LA FEMME

d'un Monopoleur.

EPIGRAMME.

IL ne vous est pas difficile, (ville,  
 De tant bâtir aux champs aussi bien qu'à la  
 Tout rit au gré de vos desirs,  
 Vous vivez de nos dé-laisirs,  
 La fortune vous idolâtre;  
 Helas qui peut bâtir plus aisément que vous ?  
 Le bois croit sur le chef de Monsieur vôtre  
 Epoux,  
 Et vous ne manquez point de plâtre.

EPITAPHE



~~~~~

# EPITAPHE

DE MADAME

DE G.....

**C**Y gist la mere criminelle,  
 Cy gist le malheureux enfant  
 Qui reposoit dedans le flanc  
 De cette marâtre cruelle:  
 Cet enfant que le crime a fait  
 N'est pas conçu qu'il est défait:  
 L'honneur en fait une victime,  
 Et la main qui fut son bourreau  
 Pour mieux faire éclater le crime,  
 Mit la mere & l'enfant dans le même tombeau.

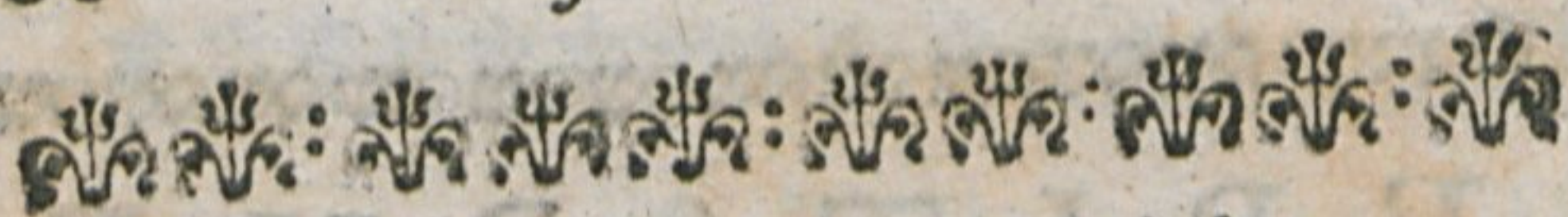
\*\*\*\*\*

# EPITAPHE DE\*\*

**J'**AY cajollé toute ma vie  
 Cloris, Amaranthe, & Sylvie;  
 Et dans ce tenebreux séjour,  
 Si les Iris & les Climenes  
 Qu'on y voit venir chaque jour,  
 Pouvoient encor ouïr mes peines  
 Je jure foy de mort, que j'irois tour à tour  
 Leur parler encore d'amour.

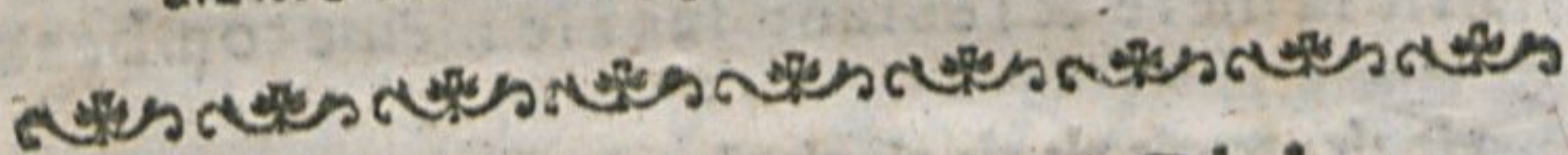
C





Epitaphe de la Chienne  
de Mad...

**C**Y gist la pauvre-Seigneurine,  
Chienne sans égale & sans prix;  
Son bon sens & sa bonne mine  
Ravirent à leur tour nos yeux & nos esprits;  
Après quatre lustres de vie,  
Sans qu'amour eut souillé son cœur,  
A la barbe des chiens dont elle fut suivie,  
Elle mourut chienne d'honneur.  
Que dis-tu de cette nouvelle?  
Ne connois tu pas, cher Lecteur,  
Mille femmes plus chiennes qu'elle?



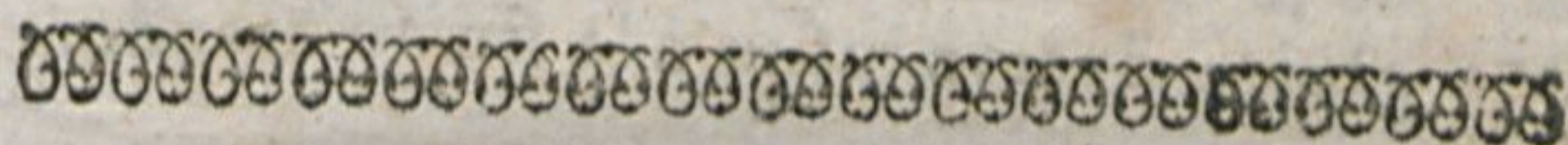
Epitaphe de la petite Chienne  
de M.....

**C**Y gist une Chienne admirable,  
Elle fut belle & raisonnable,  
Tout le monde la cajola,  
Elle eut l'ame d'une Princesse;  
Que peut-on en dire au delà?  
Ecoute encor ce mot, & sçache son adresse:  
Elle eut l'art de gagner le cœur de sa Maîtresse,  
Personne jusqu'ici n'a pû faire cela.



EPITAPHE.

CY gist un Prelat honoré  
Qui portoit la barbe proluxe;  
De couleur de vermeil doré,  
Brillant comme une estoille fixe;  
Aprés avoir fort longuement  
Prêché sur un enterrement;  
A la fin à faute d'alcine,  
Il trépasse de mort soudaine;  
Non sans laisser un, sçavoir mon;  
Laquelle des deux choses est-ce  
Qui fut plus longue en son espee,  
De sa barbe ou de son Sermon.



EPITAPHE.

Gaultier, Guillaume & Turlupin  
Qui mettoient le monde en liesse,  
Out tous trois rencontré leur fin  
Avant qu'avoir vû leur vieillesse.  
Passant tu n'arresteras pas,  
Si tu veux sçavoir leur trépas  
En un mot je te le vay dire:  
Sçache que la mort prend son temps  
De retirer les Charlatans,  
Quand personne ne veut plus rire.

C 2



P O U R  
C R O M U E L.  
S O N N E T.

QUE contre mon pouvoir toute la terre  
gronde,  
Que tous les Souverains m'attaquent à la fois  
Et que je sois blâmé d'une commune voix,  
Ma gloire durera jusqu'à la fin du monde.

Ma puissance a paru sur la terre & sur l'onde,  
Au seul bruit de mon nom j'ay fait trembler  
des Rois,  
De mon propre Pays j'ay renversé les Loix,  
Et je meurs glorieux dans une paix profonde.

De mes plus chers amis je me suis défié,  
A mon ambition j'ay tout sacrifié,  
Et même de mon Roy j'ay fait une victime.

Il est vray que je suis criminel en effet,  
Mais jamais un mortel n'a scû porter son crime  
Avec tant de succès, ny si loin que j'ay fait.





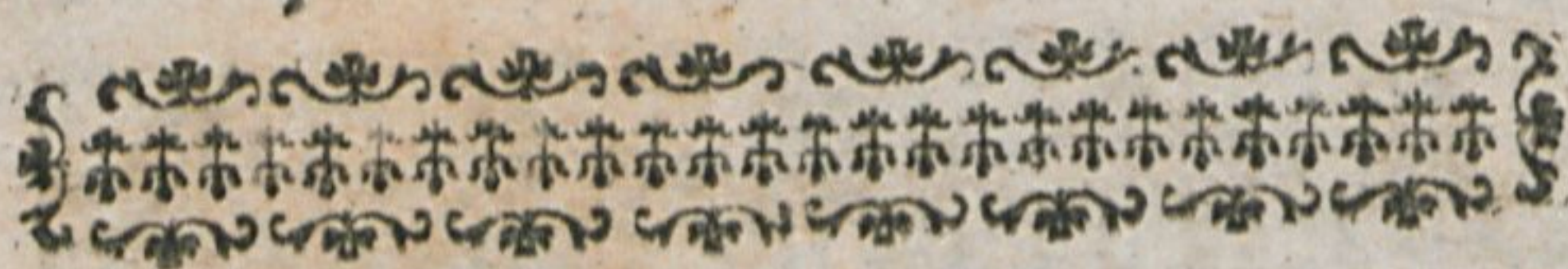
C O N T R E  
C R O M U E L.  
S O N N E T.

**T**OY contre qui le Ciel par son tonnerre  
gronde,  
Et que tous les demons attaquent à la fois,  
Parricide maudit d'une commune voix,  
Tes tourmens dureront plus long-temps, que  
le monde.

Ta furie a paru sur la terre & sur l'onde,  
Ton nom sera toujours abominable aux Rois.  
Ton Pays en ta mort a rétably ses Loix,  
Et se voit aujourd'huy daus une paix profonde.

Scelerat, peux-tu dire avoir eu des amis  
En ce noir attentat que toy seul a commis,  
Toy seul a devoré l'innocente victime.

Monstre de l'Angleterre, assassin de ton Roy,  
Tu peux bien te vanter d'avoir fait un grand  
crime,  
Car nul autre en enfer n'est plus damné que  
toy.



# S O N N E T

## ENIGMATIQUE.

J'AY vû tantôt quelqu'un manier doucemêr  
 Quelque chose de creux couvert d'un poil  
 volage,  
 Et mettre au beau milieu qu'il ouvroit assez  
 large  
 Un gros chose nerveux & tendu roidement:

La Dame s'écrioit faites tout doucement,  
 Helas! il n'est pas bien vous gênez tout l'ou-  
 vrage,  
 Lors pour luy obeïr & plaire davantage  
 L'ôtoit, mais remettoit aussi soudainement!

Ils ont esté long-tems ensemble à cette affaire  
 Tou'efois peu à peu ils ont si bien lçû faire  
 Qu'enfin ils sont venus à bout de leurs desseins

Je ne sçay qu'ils faisoient, neanmoins je  
 me doute (reins,  
 Que l'hon me enduroit fort & travailloit des  
 Aussi quand ce fut fait il luoit goutte à goutte.

*Le Bas de chausse.*



E N I G M E.

J E suis un instrument roide & dur comme fer,  
De longueur environ de dix ou 12 poulces,  
Si uent près du nombril avec force je pousse  
Dans un lieu plus obscur que n'est celuy d'En-  
fer.

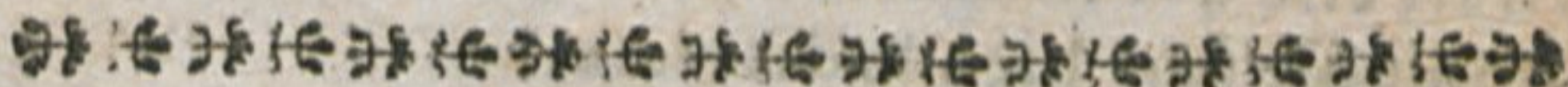
Le Busc



A U T R E.

J' Ay deux trous fort voisins & velus tout au-  
tour,  
Je les donne à choisir sans en avoir de honte,  
Les membres les plus froids y trouveront leur  
conte,  
Puisqu'il y fait chaud ainsi que dans un four.

Le Manchon.



F O L I E.

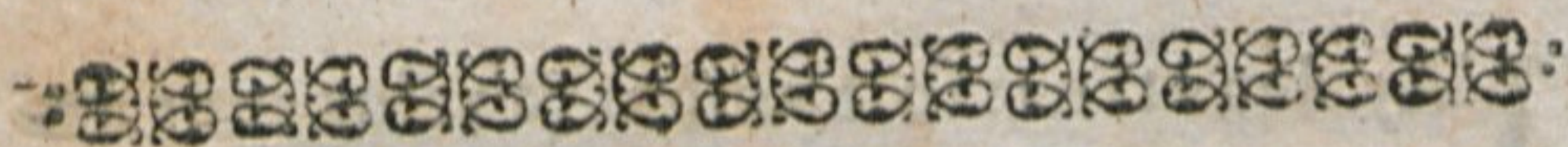
Lors que la belle avoit la pâle maladie,  
Elle fut consulter les Oracles divers,  
Voyr quel remede étoit pour garantir sa vie  
Il luy fut répondu belle fille ma mie,  
Ton remede est écrit à côté de ces vers.





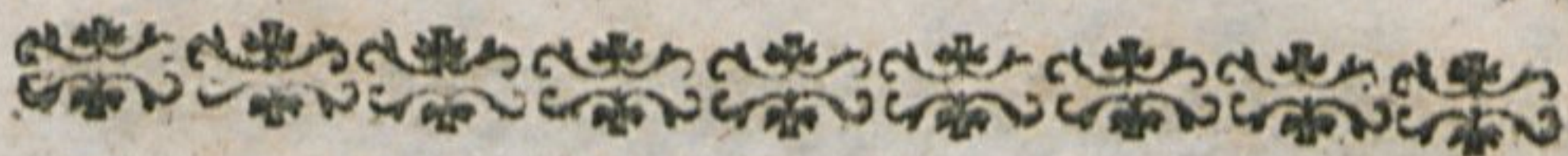
## HISTORIETTE.

**S**Oeur Claude ayant fait un poupon,  
 Seusnoit, vivoit en sainte Fille,  
 Toujours estoit en oraison,  
 Et toujours ses Sœurs à la grille.  
 Vn jour donc l'Abesse leur dit:  
 Vivez comme Sœur Claude vit,  
 Fuyez le monde, & sa sequelle.  
 Toutes reprirent à l'instant,  
 Nous serons aussi sage qu'elle,  
 Quand nous en aurons fait autant.



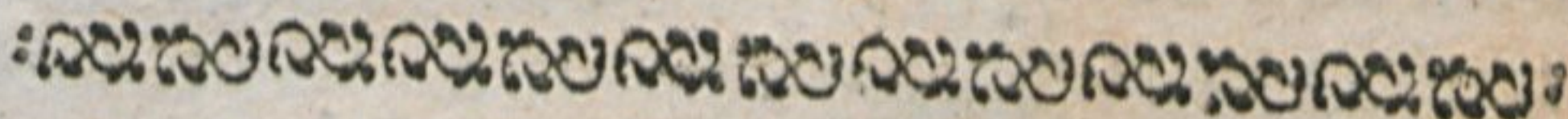
## HISTORIETTE.

**U**N jour que Madame dormoit,  
 Monsieur baiſoit la Chambriere,  
 Mais elle qui la danse aimoit,  
 Remuoit fort bien le derriere.  
 La galante enfin toute fiere,  
 Luy dit: Monsieur, par vostre foy,  
 Qui le fait mieux, Madame, ou moy?  
 C'est toy dit-il sans contredit.  
 Vraiment dit-elle, je le croy,  
 Car tout le monde me le dit.



EPICRAMME.

Tu me contes que le .....  
 Est un Poëte plein d'esprit ?  
 Ne sçais-tu pas qu'on le balotte ;  
 C'est un sot à porter marotte.  
 Mais quoy, sa sotise te plaist.  
 Pelletier, si les gens à cervelles mal faites  
 Passent ainsi chez toy pour d'excellens Poëtes  
 Sur mon ame Lycidas l'est.



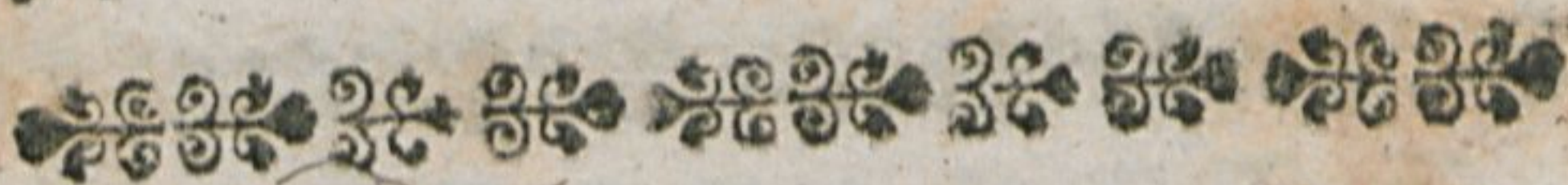
EPICRAMME.

Nicole, malgré les Destins,  
 Est enfin haute comme un siege ;  
 Mais c'est en contant ses patins  
 A trente semelles de liege.



EPICRAMME.

Paul vend sa Maison de Saint Cloud  
 A maints creanciers engagée :  
 Il dit que c'est qu'il en est saoul ;  
 Je le croy, car il l'a mangée.



# S O N N E T

C O N T R E

LE BABIL DES FEMMES.

**L**ors qu'Adam vit cette Beauté,  
 Faite pour luy d'une main immortelle,  
 S'il l'aima fort, Eve de son costé,  
 Dont bien nous prit, ne fit pas la cruelle.

Je crois, Thuisis, qu' alors en verité  
 Elle luy fut une Femme fidelle.  
 Mais comme quoy ne l'auroit elle esté,  
 Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

O ren cela, nous nous trompons tous deux;  
 Car bien qu'Adam fust jeune & vigoureux,  
 Bien fait de corps & d'esprit agreable.

Eve aimia mieux pour s'en faire conter,  
 Pester l'oreille aux fleurettes du Diable,  
 Que d'estre Femme, & ne pas caqueter.





BAISER D'AMINTHE

ET DE PHILIS.

DIALOGUE.

*Aminthe.*

Puisque le frais de cet ombrage,  
Que l'amour destine aux plaisirs,  
Sembie réveiller nos desirs,  
Pour en recommencer l'usage;  
Philis! puisque ce mol gazon,  
Pendant cette ardente saison  
Nous offre une amoureuse couche,  
Si tu m'aimes, comme je crois,  
Approche cette belle bouche,  
Je la veux baiser mille fois.

*Philis.*

Baisons-nous, ame de mon ame!  
Je ne sçaurois te refuser,  
Colons nos lèvres d'un baiser  
Qui renouvelle nostre flamme:  
Aminthe, mon unique bien,  
Si de ton vouloir & du mien,  
Amour ne fait qu'une pensée,  
Inventons un baiser si doux,  
Que dessus ma bouche pressée,  
Nos cœurs se baissent comme nous!

*Aminthe.*

O que c'est une douce chose,  
 De succer ce Corail vermeil !  
 C'est boire un Nectar sans pareil.  
 Dedans une couppe de rose :  
 Veux-tu voir un objet plaisant ?  
 Philis regarde en me baisant,  
 Ces deux Pigeons qui nous imitent  
 Unissant leurs becs amoureux,  
 Dirois-tu pas qu'ils nous invitent  
 A faire sans cesse comme eux ?

*Philis.*

Tes baisers sont ma seule vie,  
 Aminthe mon plus cher soucy !  
 Et rien ne se presente icy  
 Qui ne m'en augmente l'envie :  
 Le Soleil avec ses rayons  
 Baise les fleurs que nous voyons,  
 L'eau baise le bord des prairies,  
 Et les agreables soupirs  
 Qui battent les plaines fleuries,  
 Ce sont les baisers des Zephirs.

*Aminthe.*

Mais d'où vient quand je t'ay baisée  
 Que tous mes sens d'aïse ravis,  
 Gardent encor à mon avis,  
 Un gout de manne & de rosée ?  
 Ganymede a beau se vanter  
 De ce qu'il verse à Jupiter,  
 Le Miel, le Suere & l'Ambrosie,  
 Et tout ce que boivent les Dieux,  
 Ne m'ôtent point la fantaisie  
 Que tes baisers ne valent mieux.



*Philis.*

Aminthe, ce plaisir extrême,  
Et ces douceurs que tu ressens,  
Touchent également mes sens,  
Et me ravissent tout de même:  
Les contentemens infinis  
Qui tiennent nos esprits unis,  
Donnent pareil gout à nôtre ame,  
Dont l'ardeur ne peut s'appaiser,  
Que quand l'un & l'autre se pâme  
Dans un reciproque baiser.

*Aminthe.*

Heureux transports, douces saillies,  
Agréable & chere langueur,  
Qui fait renaître la vigueur,  
Dedans nos forces defaillies!  
Vive source de voluptez  
Où nos esprits sont enchantez,  
Belle bouche que je vous aime,  
Et que j'aurois un heureux sort,  
Si réduit au soupir extrême,  
Je le rendois sur vôtre bort?

*Philis.*

C'est un delice incomparable,  
Quand deux baisers bien entendus,  
Aussitôt donnez que rendus,  
Font une chaîne inseparable,  
L'Esprit même à peine conçoit  
Qui les donne, & qui les reçoit:  
Ainsi sur nos levres colées,  
Dix mille baisers enchaînez  
Rendent les especes mêlées  
Et des reçûs, & des donnez.

*Aminthe.*

O que cette façon est bonne !  
 Pratiquons-la sans reposer,  
 Eprouvons comme un seul baiser  
 Oste la vie & la redonne.  
 Serre-moy donc, mon cher soucy ?  
 Voy-tu sur ce tronc près d'icy,  
 Ce vert Lierre qui l'enlasse ?  
 Je ne veux baiser d'aujourd'hoy,  
 Si tu ne jure que j'embrasse  
 Plus amoureusement que luy.

*Philis.*

Ha ! tu me mets tout en desordre,  
 Relasche un peu ton effort,  
 Si tu me serre plus si fort,  
 Je jure que je te vais mordre :  
 On voit à mes habits froissez,  
 Que nous nous sommes embrassez ;  
 Toutesfois, quoy qu'il en avienne,  
 Ma bouche avec tous ses appas,  
 S'en va si bien fermer la tienne,  
 Qu'au moins tu ne le diras pas.

*Aminthe.*

Philis que ta langue est mignarde ?  
 Qu'elle repousse doucement,  
 Avec son petit mouvement,  
 Les traits que la mienne luy darde :  
 Elle y rencontre une liqueur,  
 Que je sens jusques dans le cœur  
 Tout aussi tost que je te baile,  
 Tu me l'enyvre de poison ;  
 Mais toutefois elle est bien aise,  
 Quand tu la retiens en prison.

*Philis.*

Tu me fais mourir, cher Aminthe !  
Je ne sçay plus ce que je fais,  
Tes baisers versent à longs traits  
La flamme, le miel, & l'absinthe.  
Tous mes sentimens sont perdus ;  
Je me palme, je n'en puis plus,  
Je brusle, je perds la parole,  
Et de crainte de s'embraser,  
Je crois que mon ame s'envole  
Dans un reciproque baiser.

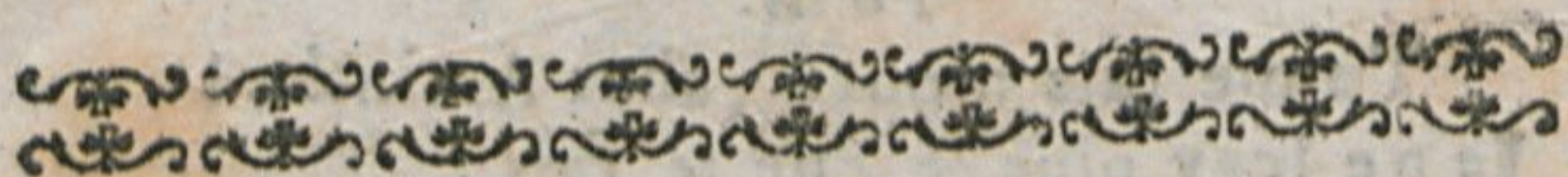
*Aminthe.*

Ha ! que tu me plais de la sorte ;  
Avec ce regard languissant.  
Ces soupirs coupez en naissant,  
Et cette voix à demy morte !  
Tous les lys de ton tein douillet,  
Ont pris la couleur d'un œillet ;  
Tes tetons tremoussent plus vite,  
En vain cache-tu tes desirs,  
Philis, ton silence m'invite  
Au dernier de tous les plaisirs.



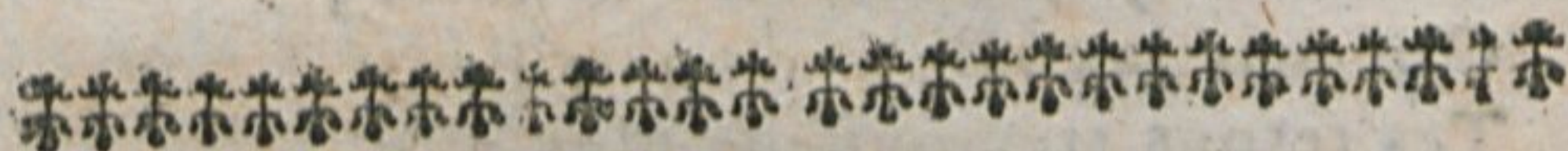
*M A D R I G A L.*

**T**Out icy baise Janneton,  
Ton mouchoir baise ton teton,  
Tes Cheveux se baisent & rebaisent,  
Je vois tes Levres se baiser ;  
Et si toute chose se baise  
Voudrois-tu bien me refuser,



## HISTORIETTE.

**L'**Autre jour étant chez Climene, (pirs,  
 Après de longs regards & de frequens sou-  
 Enfin je me hazarde, & luy montre ma peine,  
 Et d'un cœur amoureux tous les brûlans desirs,  
 Je la prens, je la presse: Hé quoy (dis-je) cruelle  
 Laisseriez vous mourir un Amant si fidelle?  
 Je la voy qui pâlit & rougit aussitôt,  
 Elle se trouble, elle soupire:  
 Mais hélas! sur le point d'adoucir mon martyre  
 La belle s'aperçut qu'on nous voyoit d'enhaut.



## EPIGRAMME.

**S**igismonde est la plus friande  
 Qui soit en l'amoureux déduit  
 Gratis elle accorde une nuit  
 A quiconque la luy demande  
 Son galand qui vient de Hollande,  
 Poussé de son jaloux dépit,  
 Jure que le Ciel le confonde  
 S'il ne va d'aguer dans le lit  
 Tous ceux qui baisent Sigismonde:  
 Tenez le s'il fait ce qu'il dit  
 Il fera mourir tout le monde.

SYR



SUR UNE PESCHE.

**J**E faisois la guerre aux Poissons,  
 Et préparois mes hameçons,  
 Tout du long des bords de la Seine,  
 Lorsque je vis passer Climene:  
 Qui de vous n'en seroit surpris?  
 Je pensois prendre, je fus pris.



SUR UNE MOUCHE.

**S**I vous-même, adorable Lise,  
 Prîtes la mouche qui vola  
 Sur vous, par dessous la chemise,  
 Je n'ay rien à dire à cela:  
 Mais si quelque homme s'en mêla,  
 Certainement c'est mal l'entendre:  
 Quand la main d'un homme en est là,  
 Sont ce des mouches qu'il faut prendre?

R





# CONTRACT D'INCLINATION.

**P**ardevant nous fils de Cithere,  
Et Dieu de l'amoureux mystere,  
Sont convenus les souffignez  
Des faits ici mentionnez.

C'est à sçavoir que Poleandre  
Pronet en tous lieux qu'il sera,  
D'aimer Ferise, & de luy rendre  
Autant de devoirs qu'il pourra.

Qu'il luy sera toujours fidelle,  
Et que comme un Amant discret,  
Sur les faveurs qu'il aura d'elle,  
Il sçaura garder le secret.

Qu'il luy proteste qu'il s'engage  
De ne jamais passer un jour,  
Sans luy donner un témoignage  
De sa flamme & de son amour.

Que s'il manquoit à cette chose,  
Le lendemain sans dilayer,  
Il s'oblige à la double chose,  
Et l'arrérage luy payer.

Que dans cet état pour luy plaire,  
Il fera de puissans efforts,  
Et pour sortir de cette affaire,  
Qu'il y sera contraint par corps.

Que de sa part aussi Ferise,  
Agissant reciproquement,  
Promet d'aimer, quoyqu'on en dise,  
Son Poleandre uniquement.

Qu'étant de nature sensible  
A ce qui donne du plaisir,  
Elle fera tout son possible  
Pour satisfaire à son desir.

Qu'avec son humeur accorte,  
Et le pouvoir de sa beauté,  
Elle agira toujours de forte  
Que le droit soit de son côté.

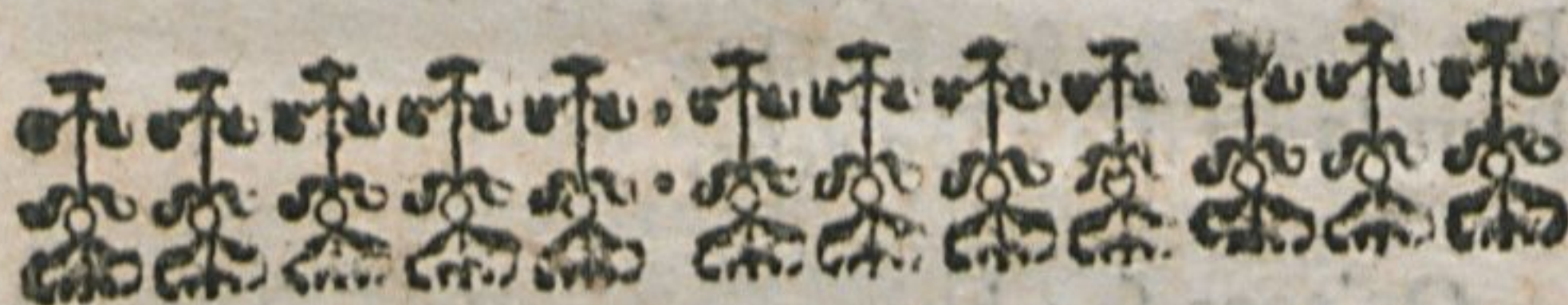
De plus qu'étant d'intelligence,  
L'un sur l'autre se reglera,  
Et que par tout la complaisance  
Aux petits defauts suppléera.

44 Poësies Heroïques

Qu'ils feront ce que bon leur semble,  
Qu'ils se baisseront volontiers,  
Et qu'ils ne seront point ensemble  
Qu'Amour ne leur serve de tiers.

Que rien ne troublera leur joye;  
Qu'ils seront unis à jamais,  
Et que leurs jours filez de soye  
Seront enviez de formais.

Le dernier d'Août fait à Charonne,  
Témoins quantité de personnes,  
Qui honoreront le cadeau,  
D'un jeune Abbé plus grave que beau.



EPIGRAMME.

Blaise est de si bonne amitié,  
Qu'un jour voyant sa femme en couche,  
Le pauvre en eut tant de pitié  
Qu'il devint plus froid qu'une souche:  
Elle au plus fort de ses douleurs,  
Pour l'appaiser, étrange chose!  
Ce ne sera (dit-elle) rien,  
Taisez vous, Blaise, je sçay bien  
Que vous n'en êtes pas la cause.





REQUÊTE  
GALANTE.

**P**Egale, contre qui d'autres chevaux en-semble

Forment une cabale, & conspirent ce semble  
A l'ôter pour jamais du lieu de son repos,  
Leur voulut expliquer la douleur qui le touche  
En secouant le mord qu'il avoit en la bouche,  
Parmi beaucoup d'écume en fit sortir ces mots.

Compagnons d'une belle & noble servitude,  
Que sous le grand Louïs nous ne trouvons  
point rude,  
Me voulez-vous enfin chasser de mon réduit ?  
C'est un bruit surprenant & lorsque je l'écoute,  
Pour le Cheval de Bronze on me prendroit  
sans doute,  
Si je ne m'ébranlois à ce terrible bruit.

Croyez-vous que mes soins soient moindres  
que les vôtres ?  
Sommes-nous pas Chevaux les uns comme les  
autres ?

Je suis par dessus vous, & ne m'en prévaux pas  
 Les qualitez que j'ay sont moins materielles:  
 Et quand ce ne seroit qu'à cause de mes ailes,  
 Je dois loger en haut, si vous logez en bas.

Ne nous reprochons rien, vous portez le  
 Monarque,

Et pour vous en effet c'est une illustre marque:  
 Mais à n'en point mentir mon sort est aussi bon,  
 Vous marchez terre à terre en des routes con-  
 nuës,

Moy d'un rapide vol je traverse les nuës,  
 Et porte dans le Ciel sa loüange & son nom.

D'autres que moy verroient leurs forces  
 étouffées

Sous ce pesant amas d'armes & de trophées  
 Qu'il rendent partout redoutable aujourd'hui  
 Bien qu'il soit sur mon dos une charge bien  
 forte,

En ce grand équipage il faut que je le porte  
 Dans la posterité bien loin derrière luy.

Combien j'ay vû de fois naître & mourir  
 les roses,

Depuis que je luy vay querir les belles choses  
 Dont il veut chaque hyver enrichir son Balet?  
 Et quand j'ay comme il faut galopé pour sa  
 gloire,

Pour une pauvre fois qu'on m'aura mené boire,  
 Tout le reste du tems on me laisse au filet.

J'ay vu qui pour l'Estat se donna tant de peine,  
 Voulut aussi regler mon foin & mon aveine;  
 Luy même descendit jusqu'à ce dernier soïn,  
 Mais il prit par malheur un ratelier pour l'au-  
 tre,

Et quittant un Pays aussi doux que le nôtre,  
Partit & me laissa sans aveine & sans foin.

Je n'aurois maintenant pauvreté, ni tristesse,  
N'étoit qu'un bon coureur me passant de vi-  
tesse

A pris ma portion que je luy vois manger,  
Dedans la paille fraîche, il se veautre, il se  
plonge

Couché sur ma litiere, & tandis qu'il me ronge  
Malheureux, je n'ay rien que mon frein à  
ronger.

J'habite un beau Palais qui n'a point de  
modele:

Si c'est enchantement, ou chose naturelle,  
C'est où les spectateurs demeurent en suspens:  
Il est peint ajusté, joly, galant, honnête,  
Tout y plaît, tout y charme & rien n'y sent la  
belte,

Que de l'avoir fait faire à mes propres dépens.

C'est une si tranquille & si riante place,  
Presque à moitié chemin du Ciel & du Parnas-  
se,

Que je sçay m'élever loin des terrestres lieux:

Là s'égaye en repos ma libre fantaisie,

Vivant la d'un air pur & d'un peu d'ambrosie,

Qui tombe quelquefois de la table des Dieux.

Ce merveilleux séjour en delices abonde,

C'est un don que je tiens du plus grand Roy  
du monde,

Je veux devant ses yeux ma disgrâce étaler,

Et je ne seray pas le premier miserable

A qui l'on aura vû sa bonté favorable,

Ny le premier Cheval qu'il ait ouï parler.



# SONNET.

**P**Army les doux excès d'une amitié fidelle,  
Je voyois près d'Iris couler mes heureux  
jours :

Iris que j'aime encore, & que j'aimay toujours,  
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour  
elle.

Quand par l'ordre du Ciel une fièvre cruelle  
M'enleva cet objet de mes chastes amours,  
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,  
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !  
Que je versay de pleurs ! que je poussay de cris !  
De combien de douleur ma douleur fut suivie !

Iris, tu fus alors, moins à plaindre que moy ;  
Et bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,  
Hélas ! en te perdant, j'ay plus perdu que toy.

REQUESTE



REQUÊTE  
GALANTE.

UN doux espoir dans mon ame s'éleve,  
Dont je me flatte & dont je me repais :  
Ne m'allez pas faire une simple trêve,  
Faites-moy, Jules, une solide Paix.

Après avoir sur la terre & sur l'onde  
Mis le repos & secours si bien  
Le grand Estat du plus grand Roy du monde,  
Dépêchez-vous de secourir le mien.

Il est pressé d'un monstre domestique,  
Qui n'étant pas tout-à-fait si fameux  
Qu'étoit la bête effroyable & publique,  
Ne laisse pas d'être aussi venimeux.

Que vôtre main l'étende sur la place,  
Que je le voye entierement détruit ;  
Il s'accourume au bruit de la menace  
Et croit toujours que ce n'est que du bruit.

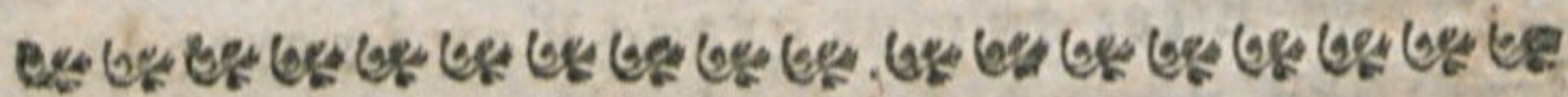
Lorsque sur luy vous aurez la victoire,  
E

Libre de soin, je ne veux plus veiller  
 Que pour le soin de cette même gloire  
 Où vous venez de si bien travailler.

Ce n'est pas tout qu'une riche matiere  
 A des beaux vers comme on la peut choisir,  
 Ny qu'un genie éclatant de lumiere,  
 Il faut avoir un honneste loisir.

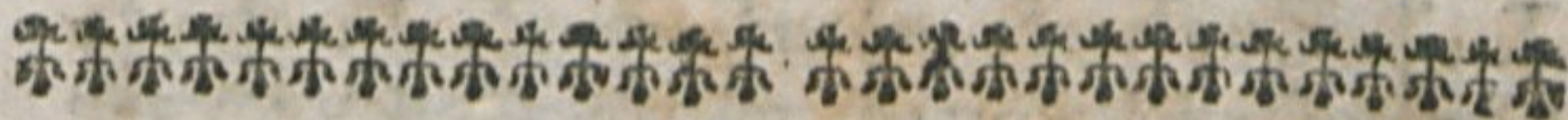
Pour celebrer un Nom tel que le vôtre,  
 Et lui donner ce qu'il a merité,  
 J'ay quelque bruit & je puis comme un autre  
 Dire le mot à la Posterité.

Je puis chanter la grandeur & le nombre  
 De vos hauts faits; mais pour y mieux rêver,  
 Il faut du bois, du repos, & de l'ombre,  
 Et jusqu'icy je n'en ay pû trouver.



## F O L I E.

**M** Ademoiselle Julie  
 Ma foy vous êtes jolie,  
 Vous avez les yeux bien doux:  
 Vostre humeur est agreable,  
 Un galant considerable  
 S'accommoderoit de vous.



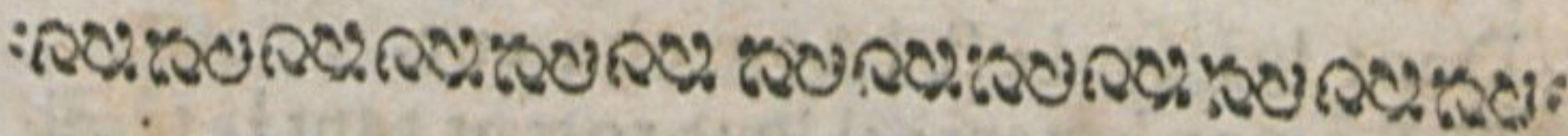
EPIGRAMME.

C E Roman sans exemple, en mes mains  
est tombé,  
Mais j'en trouve l'Auteur difficile à connoître:  
Si j'en crois ses Amis, c'est un sçavant Abbé;  
Si j'en crois ses écrits, ce n'est qu'un pauvre  
Prestre.



EPIGRAMME.

O Uy, c'est le Maillet d'aujourd'huy,  
Toutefois je n'en veux rien dire:  
Aussi bien sans l'aide d'autrui,  
Il fait lui-même sa Satyre.



EPIGRAMME.

O N disoit qu'à plaider Blaise n'étoit rien  
Qu'il étoit Orateur sans feu, sans éloquēce  
Que le monde est méchant ! c'est une médi-  
sance,  
Il tempête, il clabaude, & se démeine bien.





## EPIGRAMME.

**Q**Uand Claude écrivoit quelque chose,  
 Soit que ce fut Vers ou Prose,  
 Je n'en pouvois rien voir, ni rien souffrir.  
 Voici pourtant un changement extrême,  
 Ses Ouvrages l'ont fait mourir,  
 Et depuis cela je les aime.



## EPIGRAMME.

**I**Ls'en va d'Auteur en Auteur  
 Escroquer forces témoignages  
 Pour autoriser ses Ouvrages,  
 Dont lui seul est l'Approbateur.  
 De son Roman bizarre il leur rompt tant la tête,  
 Qu'il retourne chargé d'une abondante quête,  
 Et croit en devoir être adoré désormais:  
 Mais la vanité nous fait rire;  
 Il se trompe, le bon Messire,  
 Un bien si mal acquis ne profite jamais.





STANCES GALANTES.

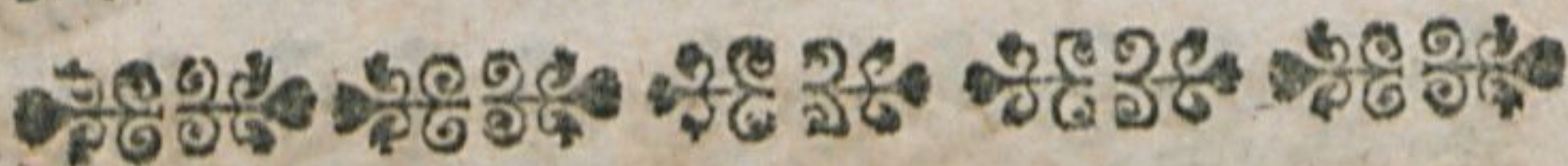
C'est un Amant, ouvrez la porte,  
Il est plein d'amour & de foy ;  
Que faites-vous ; êtes-vous morte ?  
Ou ne l'êtes-vous que pour moy ?

Si vous n'êtes pas éveillée,  
Je ne veux point quitter ce lieu ;  
Si vous n'êtes pas habillée,  
Que je vous voye, & puis adieu.

Voulez-vous qu'ici je demeure,  
Demi mort, tremblant, & jaloux ?  
Helas ! s'il vous plaît que je meure,  
Que ce soit au moins devant vous.

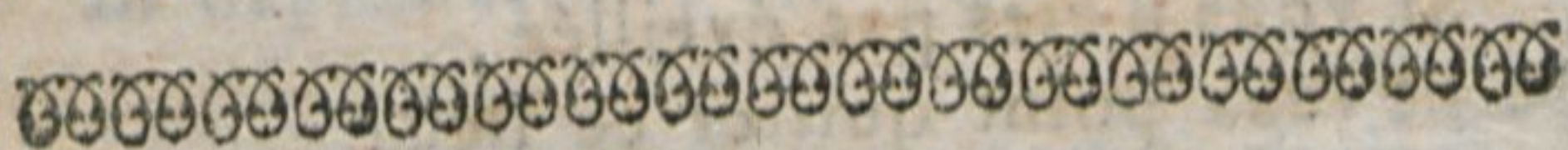
Ha ! vous ouvrez belle farouche,  
J'entens la clef, c'est vôtre voix :  
O belle main, ô belle bouche,  
Que je vous baise mille fois.





## MADRIGAL.

**T**Yrsis comme vous m'en priez  
 Par un petit billet en Prose,  
 Pour Life, & pour Daphnis depuis peu mariez  
 J'ay voulu faire quelque chose.  
 Pour l'Epoux j'ay mal reüssi :  
 Mais pour l'Epouse jeune & belle,  
 Je feray ce qu'il faut mais ce n'est pas icy :  
 Il faudra le faire avec elle.



## MADRIGAL.

**L'**Heureux Daphnis est mort d'amour  
 Entre les bras de la belle Uranie :  
 Que je serois heureux si j'en faisois un jour  
 Autant entre ceux de Sylvie.



## MADRIGAL.

**J**ouerez-vous éternellement ?  
 Vous qui jouiez si malheureusement  
 Disoit une Dame à son frere :  
 Je quitteray le jeu, reprit-il en colere,  
 Quand vous quitterez vos amours ;  
 O le méchant, dit-elle, il veut jouer toujours !



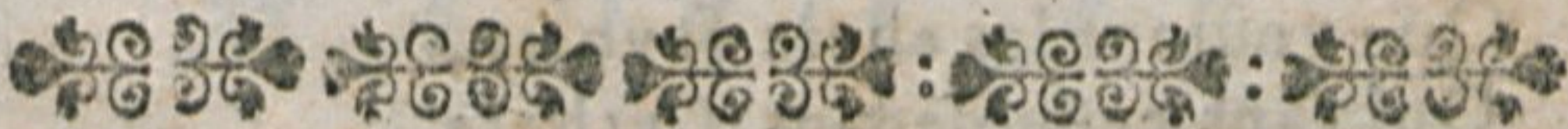
MADRIGAL.

H Elas! que m'a fait Celimene?  
C'est une trahison d'amour:  
Je soupire depuis le jour  
Que me baisa cette inhumaine,  
Dois-je pas appeler rigueur  
Un baiser qui m'ôta le cœur!



EPIGRAMME.

S Ylvanire & Daphnis après tant de remise  
Ce sont mis à la fin dans ce facheux lieu:  
mais quand Daphnis la vit toute nuë en chemise  
Il s'écria surpris, Ah! que j'aime le bien;  
Et que j'autray pour mes riches amours,  
D'étranges nuits pour de beaux jours.



AUTRE.

A Ces yeux doux & languissans,  
A ce teint blême, à cette ame si belle:  
A ce je ne sçay quoy qui charme tous mes sens,  
Qui l'auroit dit, Philis, que vous seriez cruelle!



## ORAIISON A L'AMOUR.

**P**etit Dieu plus doux que le miel ,  
 Amour les delices du Ciel ,  
 Amour les plaisirs de la terre ,  
 Amour, dont l'arc & le carquois  
 Sont plus à craindre mille fois  
 Que le flamboyant cymeterre  
 De Mars ce grand foudre de guerre ,  
 Ouvre l'oreille à nôtre voix ;  
 Deux cœurs, qu'un seul desir ensemble ,  
 Aujourd'huy te prient ensemble  
 De conserver leur union ;  
 Sans que jamais debat, ni noise,  
 Sans que l'inconstance Françoise  
 Dénouë leur affection ;  
 Verse sur eux un million  
 De ces petits torrens de joye ,  
 Que goûtent les chers favoris ,  
 Qui sans cesse dedans Cythere  
 Font la Cour à ta douce mere  
 Avec les graces & les ris ;  
 Bel amour, daigne leur apprendre  
 Ce doux, ce sensible, & ce tendre ;  
 Fait que toujours plein de desirs  
 Leur cœur te fasse sacrifice ,  
 Que leur plaisir point ne finisse ,

Qu'il n'en naissent d'autres plaisirs ;  
Fais qu'ils soient exempts de soupirs ,  
D'ennuis , de craintes & de larmes ,  
Et de ces fâcheuses alarmes  
Qui font tant de pauvres martyrs ;  
Petit Dieu qui n'aime la noise ,  
Fais que ce cher couple soit aise ,  
Comme s'il étoit dans la gloire :  
Où tous pleins de félicité  
Sans cesse ils ne feront que boire  
De ces torrens de volupté ;  
Amour entens nôtre priere ,  
Nous te prions à jointes mains  
Par les merites de ta mere  
Dont les sentimens sont humains.  
Que si ton feu nous est propice ,  
Nous t'offrirons en sacrifice  
Six pigeons blancs tous des plus beaux  
Avec autant de passereaux.

*MADRICAL.*

**T**U te vantes d'être fort belle ,  
Tu te vantes d'être Pucelle ,  
Margot songe à te repentir ;  
C'est un peché que de mentir ,



# SONNET.

JAmais en deux amans on ne vit tant de char-  
mes  
Et rien de si parfait ne s'est vû sous les Cieux :  
Daphnis par cent exploits s'est rendu glorieux  
Et Diane partout a fait rendre les armes.

Sa fierté redoutable a bien coûté des larmes,  
Quand sa beauté s'est faite adorer en tous  
lieux,  
Et l'on a vû Daphnis d'un front audacieux  
Demeurer intrépide au milieu des allarmes.

Cependant ce grand cœur se soumet à l'a-  
mour :  
Cependant cette fiere est vaincuë à son tour :  
Tous deux se sont rendus l'un à l'autre sans  
guerre.

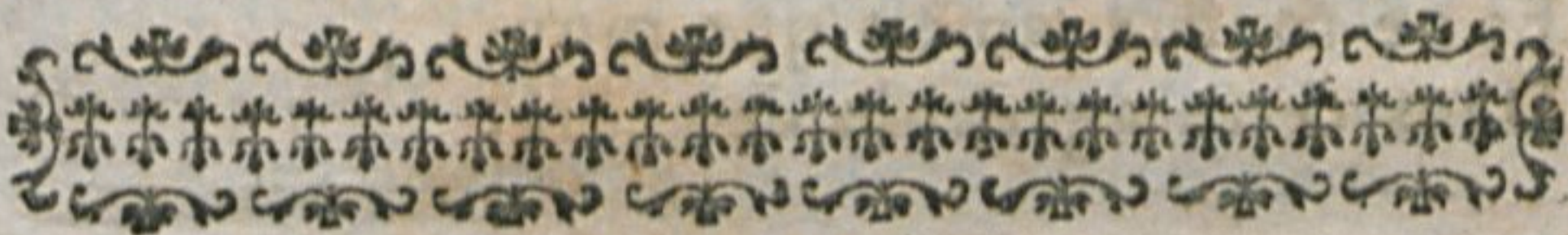
Ils se trouvent cent fois plus heureux dans  
leurs fers ,  
Que si l'un par son bras domptoit toute la terre,  
Ou l'autre par ses yeux surmontoit l'Univers.



A D I A N E

qui s'alloit marier.

**D**iane qu'on croyoit si contraire aux amans,  
Qui paroissoit si terrible & si fiere,  
N'est plus maintenant si severe,  
Elle se fâche enfin de mal passer son temps,  
Durant la fleur de son printemps.  
Cette entreprise est bien hardie :  
Mais peut-on sans être indiscret  
Reveler un si grand secret :  
Le puis-je dire ? ô Dieux ! Diane se marie.



E P I G R A M M E.

Sur une Fille qui cherchoit  
à se marier.

**V**ous vous estonnez qu'Amarante  
Ait de magnifiques habits :  
Vrayment vous êtes estourdis  
De l'estimer extravagante !  
Elle est laide ; mais c'est tout un,  
Elle tâche à tromper quelqu'un.



## LE BUSQUE.

**P**lus que moy Basque fortuné  
 Va servir d'un appuy fidelle,  
 Au sein charmant de cette belle,  
 Dont l'amour me tient enchainé:  
 Fais la souvenir à toute heure,  
 Que si pour loyer de ma foy,  
 Je n'y suis plus avant que toy,  
 Il faudra bien-tôt que je meure,  
 Et ne souffrè jamais que moy  
 Dans cette agreable demeure:

Si quelque amant audacieux,  
 Dont mon Orante ait blessé l'ame,  
 Cherche à sa blessure un dictame,  
 En cet endroit delicieux;  
 Arme contre son insolence  
 Le courroux de cette beauté;  
 Si bien que sa remerité  
 S'abbate sous ta resistance,  
 Et que son destin avorté  
 Traîne après soy la repentance:

Mais quand ces précieux momens  
 Que promet le Ciel favorable,



*& Gaillardes.*

11

A ma constance inébranlable  
Viendront sur ailes du temps;  
Pendant les amoureuses crises,  
Dont j'attens des effets si doux,  
Busque n'oppose point tes coups  
A l'ardeur de mes entreprises,  
Et malgré le fiel des jaloux,  
Tiens toy calme, & nous laisse aux prises.



*M A D R I G A L.*

JE n'ay pû gagner sur Climene  
Qu'elle reçût de moy des gans ny des bijoux:  
Elle ma refusé jusqu'à des citrons doux,  
Jusqu'à des éventails, & de la porcelaine.  
Elle croyoit me ruiner  
D'un bal, d'un cadeau, d'un disner:  
Dieux! que ce penser m'importune,  
Et qu'elle voit peu clair en ma fortune!  
Seray je pas trop riche en possédant son  
cœur,  
Ou si dans mon amour fidelle,  
Par un effet de mon malheur  
Je suis hay de cette belle,  
Mon mal étant de ceux dont on ne peut guerir,  
Qu'ay-je affaire de biens lors qu'il me faut  
mourir?



## SUR UNE DEBAUCHE.

## SONNET.

Quel aimable cahos vois-je sur ce tréteau ?  
 Que de charmans objets entourent cette  
 pinte :

C'a, trinquons ; mais qu'au moins ny querelle  
 ny quinte

Ne nous fasse emporter, si ce n'est contre l'eau ;

De tous nos déplaisirs qu'un broc soit le  
 tombeau ;

Ne parlôs que de boire, & surtout cher Aminte  
 Avec tant de douceurs ne mêlons point l'absinte  
 De l'ennuy que tu sens pour ta chere Isabeau

Mais c'est trop discourir, prenons en main  
 la pipe ;

Ce meuble de Bacchus est sa plus chere nippe ?  
 Ce pendant dans ce vin faisons nager du pain ;

Et comme il trempera, chauffons nous à nôtre  
 aise,

Que l'aurore nous trouve encor le verre en main  
 Et que chacun de nous fasse un lit de sa chaise.



SONNET.

SUR UNE GROSSESSE.

**H** Elas ô malheur des malheurs ?  
Olympe ma chere maîtresse  
Que nous allons verser de pleurs  
Sur le sujet de ta grossesse.

Que nous souffrirons de douleurs ?  
Que nous sentirons de tristesse,  
D'avoir voulu cueillir des fleurs,  
Dont le fruit trompe nostre adresse.

Petit enfant, qui que tu sois,  
Je prieray les Dieux mille fois,  
Que ta vie en tous maux abonde:

Faloit-il petit indiscret  
Ainsi venir de l'autre monde,  
Pour reveler nôtre secret.



## LA JOVISSANCE.

Vivons adorable Aspasia.  
 Sans redouter la jalousie  
 Qui s'afflige de nos plaisirs,  
 Et dans une flamme naissante  
 Laissons nous aller à la pente  
 De nôtre âge & de nos desirs

Si par une suite éternelle  
 La Nature se renouvelle.  
 Si les mois revont sur leurs pas  
 Et si de roses couronnée  
 Revient l'enfance de l'année,  
 Nos beaux jours ne reviennent pas,

Le Soleil ce flambeau du monde  
 S'enlevelit au sein de l'onde,  
 Puis renaît plus jeune & plus beau  
 Telle n'est pas nôtre aventure,  
 Jamais la main de la nature  
 Ne nous retire du tombeau,

De baisers il nous faut combattre,  
 Donne & prens en un, deux, trois, quatre,  
 Longs,

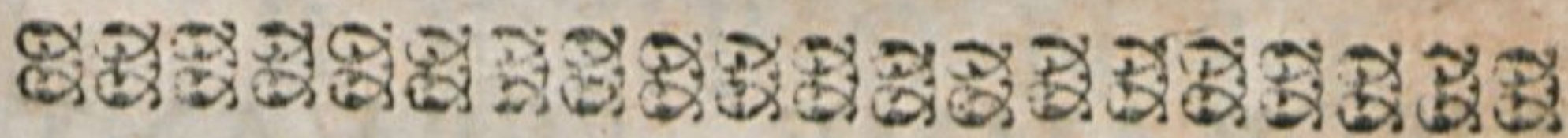
& Gaillardes.

65

Longs, chauds, humides, savoureux,  
Puis cinq, puis dix, puis cent, puis mille,  
Et puis mille autres file à file,  
Tous également amoureux.

Mais plutôt broüillons les sans conte  
Nôtre amour rougiroit de honte  
Si leur nombre étoit limité:  
Que leur profusion se cache,  
Et que jamais on ne le sçache,  
Que par le mot d'infinité,

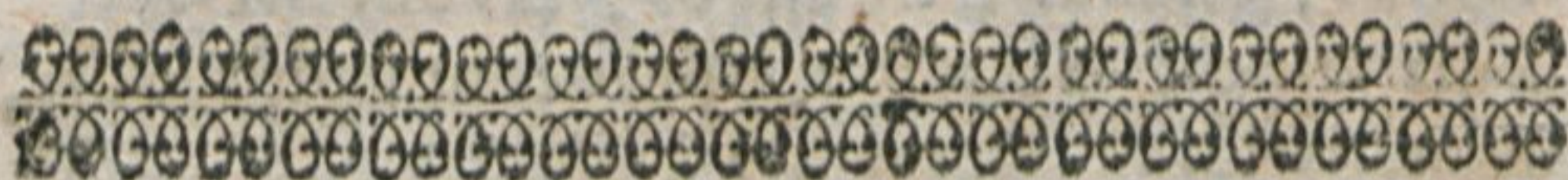
Cette liqueur si delectable  
Que Jupiter boit à sa table,  
Ne peut rien avoir de si doux,  
Et les deitez amoureuses  
En se baisant sont moins heureuses  
Et moins en extase que nous.



S V R V N M O I N E A V .

**I**Ris lors que j'entre chez vous,  
Jeune divinité dont mon cœur est le  
Temple,  
Vôtre moineau me flate, il me fait les yeux  
doux,  
Il me donne du bec deux ou trois petits coups,  
O le moineau de bon exemple!

F



## E P I T A P H E

**C**Y gist le Sieur de Manas,  
 Lequel de sa propre allumelle;  
 Se tua en prenant les ébats  
 Sur le corps d'une Damoiselle  
 Je ne sçay après son trépas,  
 Là où son esprit s'en alla;  
 Mais je sçay bien qu'on ne va pas,  
 En Paradis par ce trou là.


 EPIGRAMME SERVANT  
 d'Epitaphe.

**C**Y gist le Sieur de Cabonne,  
 Qui tracassoit plus que personne,  
 Il s'en venoit, il s'en alloit,  
 Il ne sçavoit ce qu'il vouloit;  
 On doute même s'il repose  
 Au reposoir de toute chose,





## SVR LE PORTRAIT

## D'IRIS, A SYLVIE.

**V**ous m'ordonnez de peindre Iris,  
 On doit tout oser pour vous plaire  
 Mais aussi se mêler de faire  
 Un métier qu'on n'a point appris  
 N'est ce pas être temeraire ?

Le feu qui brille dans ses yeux !  
 N'est pas un feu facile à peindre,  
 Et pour son ame il est à craindre  
 Qu'on n'y réussisse pas mieux,  
 Et qu'elle ait sujet de s'en plaindre.

Mais quand j'y réussirois mal,  
 Il faut satisfaire à l'envie  
 De l'impatiente Sylvie,  
 Et d'un parfait original  
 Faire une imparfaite copie.

Iris donc, vôtres aimable Iris,  
 Iris vôtres amitié nouvelle  
 N'en vois point de plus belle qu'elle,



Mais pour un genereux mépris  
Elle ne fait jamais la belle.

Avec des yeux moins éclatans  
La Grecque à son Epoux ravie,  
Inspira l'amour & l'envie,  
Et fit combattre si long-temps  
Les Peuples d'Europe & d'Asie.

Les vers ne scauroient exprimer  
Ny la langueur de son visage,  
Ny cet air doux, modeste & sage,  
Qui dans le temps qu'il fait aimer  
Oste l'esper & le courage.

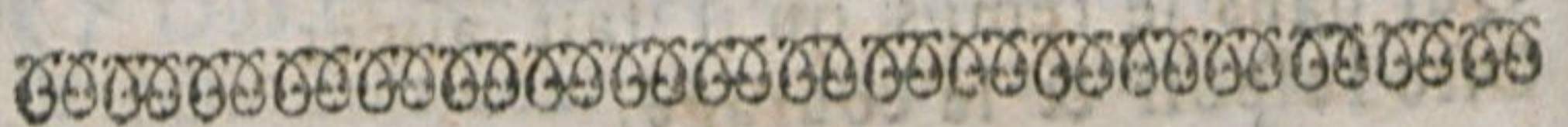
Quelques riches ajustemens,  
Et quelque éclat qui l'environne,  
Cette incomparable personne  
N'a point plus grands ornemens  
Que ceux que sa beauté luy donne.

Si tous les visibles thresors,  
Et l'air de sa taille adorable  
Forment un objet tout aimable,  
Ce qu'elle cache de son corps  
Ne scauroit être qu'admirable.

Elle a de la noble fierté:  
Elle est civile, genereuse,  
Et riche sans être orgueilleuse,  
Liberale, & sa pieté  
Est humble, & n'est point scrupuleuse.

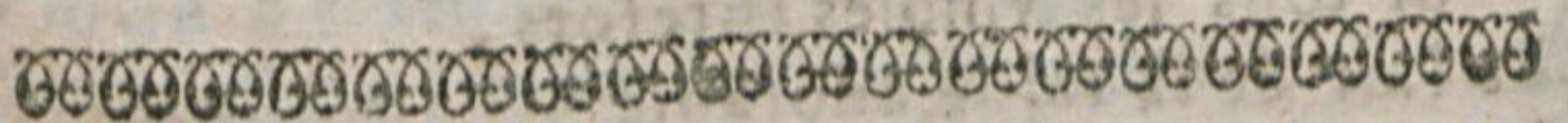
Il est vray que l'on fait grand bruit  
 De ses maximes inhumaines,  
 Et qu'un pauvre amant dans ses chaînes  
 N'a pas à prétendre grand fruit,  
 Ny de son temps ny de ses peines.

Cela n'est pas de nôtre fait,  
 Et pourroit bien être du vôtre:  
 Mais il iroit beaucoup du nôtre,  
 Si desaprouvant ce portrait  
 Vous le faisiez faire à quelqu'autre.



M A D R I G A L.

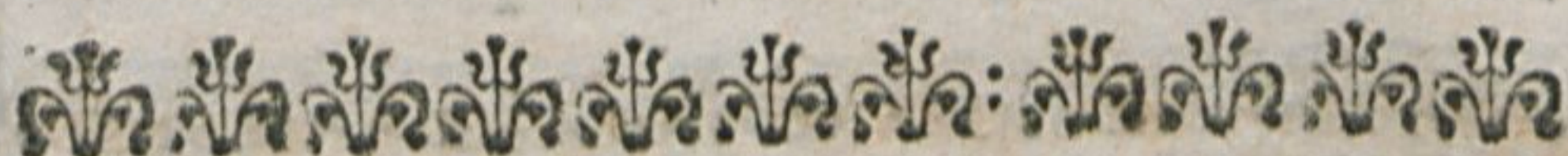
Q Uand je vois ton portrait & ton original  
 L'un si bien & l'autre si mal:  
 Je m'écrie surpris d'une telle aventure  
 Que l'art a vaincu la nature.



M A D R I G A L.

Pour un mauvais Prédicateur.

P Rêchant de la façon contre la vanité,  
 Nous vous ferions grand tort de ne vous en  
 pas croire,  
 Nous voyons bien en verité  
 Que vous n'aimez pas trop la gloire.



S O N N E T.

IL n'est plus temps de lanterner  
Nous voicy dedans la semaine,  
Où toute ame qui n'est pas saine  
A soin de se medeciner.

Monfieur qui devez raffiner,  
Les doutes dont la mienne est pleine,  
Vous m'osteriez de grande peine  
Si vous les pouviez deviner

Je n'entens point vôtre methode,  
Ma conscience est à la mode,  
Moitié figue & moitié raisin:

Entre vos mains je me refine,  
Si je fais tort à mon voisin  
Je fais plaisir à ma voisine.



M A D R I G A L.

Sur une Vieille.

Je ne sçay quel astre luy nuit,  
Elle fait toute la grimasse  
D'une femme de bonne grace,  
Et cherche l'agrément, mais l'agrément la suit.



## CHANSON A BOIRE.

**P**our n'aimer que le vin j'abandonne Pailis.  
Sa rougeur me plaist plus que la blancheur des Lys.

On ne m'entendra plus tant parler de rigueur  
Car pour moy la bouteille a beaucoup de douceur.

Elle ne dit mot quand je la veux baiser,  
Aussi tout mon plaisir est à la caresser.

Si près d'elle on m'a veu répandre quelques  
pleurs  
Le plaisir les causoit & non pas les douleurs.

Elle est souvent legere, & ne la blâme point;  
Car c'est moy qui toujourns la réduit à ce point.

Enfin je la chers & l'aimeray toujourns,  
Pour monstret qu'on peut voir d'éternelles  
amours.

Satyre

S A T Y R E.

**P**UISQUE le jugement nous croît par le dom-  
 mage,  
 Il est temps, Forquevaus, que je devienne sage,  
 Et que par mes travaux j'apprenne à l'avenir,  
 Comme en faisant l'amour on se doit maintenir,  
 Après avoir passé tant & tant de traverses,  
 Avoir porté le joug de cent beautez diverses,  
 Avoir en bon soldat, combattu nuit & jour,  
 Je dois être routier en la guerre d'amour.  
 Et comme un vieux guerrier blanchi deffous les  
 armes,  
 Sçavoir me retirer des plus chaudes alarmes,  
 Détourner la fortune, & plus fin que vaillant,  
 Faire perdre le coup au premier assillant.  
 Et sçavant devenu par un long exercice,  
 Conduire mon bonheur avec de l'artifice,  
 Sans courir comme un fol saisi d'aveuglement,  
 Que le caprice emporte & non le jugement:  
 Car l'esprit, en amour, sert plus que la vaillance,  
 Et tant plus on s'efforce, & tant moins on avance;  
 Il n'est que d'être fin, ou du soir ou de nuit,  
 Surprendre, si l'on peut, l'ennemy dans le lit.  
 Du temps que ma jeunesse à l'amour trop ardente  
 Rendoit d'affection mon ame violente,  
 Et que de tous côtez, sans choix ou sans raison,  
 J'allois comme un limier après la venaison,  
 Souvent de trop de cœur, j'ay perdu le courage,  
 Et picqué des douceurs d'un amoureux visage.

J'ay si bien combattu, serré flanc contre flanc  
 Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.  
 Or sage à mes dépens, j'esquive la bataille,  
 Sans entrer dans le champ, j'attens que l'on m'af-  
 faille,

Et pour ne perdre point le renom que j'ay eu,  
 D'un bon mot du vieux temps je couvre tout  
 mon jeu,

Et sans être vaillant je veux que l'on m'estime :  
 Ou si par fois encore j'entre en la vieille escrime,  
 Je goûte le plaisir sans en être emporté,  
 Et prens de l'exercice au prix de ma santé :  
 Je resigne aux plus fotts ces grands coups de  
 maîtrise,

Accablé sous le faix, je fais toute entreprise,  
 Et sans plus m'amuser aux places de renom,  
 Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon,  
 J'aime un amour facile, & de peu de défense,  
 Si je voy qu'on merite, c'est là que je m'avance,  
 Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,  
 La viande ne me plaît que selon l'appetit,  
 Tout amour a bon goût, pourvû qu'elle recrée,  
 Et si elle est moins loüable, elle est plus assurée :  
 Car quand le jeu déplaist, sans soupçon, ou dan-  
 ger,

De coups, ou de poison, il est permis changer.  
 Aimer en trop haut lieu une Dame hautaine,  
 C'est aimer en souci le travail & la peine,  
 C'est nourrir son amour de respect & de soin,  
 Je suis saoul de servir le chapeau au poing,  
 Et fais plus que la mort l'amour d'une grand'  
 Dame.

Toujours comme un forçat il faut être à la rame,

Naviger jour & nuit, & sans profit aucun  
Porter tout seul le faix de ce plaisir commun ;  
Ce n'est pas, Forquevaus, cela que je demande,  
Car si je donne un coup, je veux qu'on me le  
rende,

Et que les combattans à l'égal collorez  
Se donnent l'un à l'autre autant de coups fourez,  
C'est pourquoy je recherche une jeune fillette  
Experte dès long tems à courir l'éguillette,  
Qui soit vive & ardente au combat amoureux,  
Et pour un coup reçu qu'elle m'en rende deux ;  
La grandeur en amour est vice insupportable,  
Et qui sert hautement est toujours miserable,  
Il n'est que d'être libre & en deniers contans,  
Dans le marché d'amour acheter du bon tems,  
Et pour le prix commun choisir sa marchandise,  
Ou si l'on en veut prendre, au moins on en  
devise :

L'on tâte, l'on manie, & sans dire combien,  
On se peut retirer, l'objet n'en coûte rien ;  
Au favorable trafic de cette mercerie  
J'ay consumé les jours les plus beaux de ma vie,  
Marchand des plus rusez, & qui le plus souvent  
Payoit ses cranciers de promesse & de vent,  
Et encore n'étoit le hazard & la perte,  
J'en voudrois pour jamais tenir boutique ou-  
verre ?

Mais de risque m'en fâche, & si fort m'en dé-  
plaît,

Qu'au malheur que je crains, je postpose l'ac-  
quest :

Si bien que redoutans la verolle & la goutte,  
Je bannis ces plaisirs, & leur fais banqueroute,

Et resigne aux mignons aveuglez en ce jeu,  
 Avecque les plaisirs, tous les maux que j'ay eu.  
 Les boutons du Printems, & les autres fleureres,

Que l'on cueille au jardin des douces amourettes  
 Le Mercure, & l'eau forte me sont à contre cœur,  
 Je hay l'eau de Gayac, & l'étouffante ardeur,  
 Des fourneaux enfumez, où l'on perd sa substance,

Et où l'on va tirant un homme en quintessence:  
 C'est pourquoy tout à coup je me suis retiré,  
 Voulant d'orénavant demeurer assésuré,  
 Et comme un marinier échappé de l'orage,  
 Du havre seurement contempler le naufrage,  
 Ou si par fois encor je me remets en mer,  
 Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aimer,  
 Combattant mes esprits par une douce guerre,  
 Je veux en seureté naviger sur la terre:  
 Ayant premierement visité le vaisseau,  
 S'il est bien calfeutré où s'il ne prend point l'eau.  
 Ce n'est pas peu de cas de faire un long voyage;  
 Je tiens un homme fou qui quitte le rivage,  
 Qui s'abandonne aux vents, & pour trop présu-  
 mer,

Se commet aux hazards de l'amoureuse mer,  
 Expert en ses travaux, pour moy je la deteste,  
 Et la fui tout ainsi comme je fui la peste.

Mais aussi, Forquevaus, comme il est malaisé  
 Que nôtre esprit ne soit quelquefois abusé  
 Des appas enchanteurs de cet enfant volage,  
 Il faut un peu baisser le col sous le servage,  
 Et donner quelque place aux plaisirs savoureux:  
 Car c'est honte de vivre & de n'être amoureux;



Mais il faut en aimant s'aider de la finesse,  
 Et sçavoir rechercher une simple maîtresse,  
 Qui sans vous asservir, vous laisse en liberté,  
 Et joindre le plaisir avec la seureté,  
 Qui ne sçache que c'est que d'être courtisée,  
 Qui n'ait de mainte amour la poitrine embrasée,  
 Qui soit douce & niaise, & qui ne sçache pas,  
 Apprentisse au métier, que valent les appas.  
 Que son œil & son cœur parlent de même sorte,  
 Qu'aucune affection hors de soy ne l'emporte;  
 Bref, qui soit toute à nous, tant que la passion  
 Entretiendra nos sens en cette affection.  
 Si par fois son esprit, ou le nôtre se lasse,  
 Pour moy je suis d'avis que l'on change de place,  
 Qu'on se range autre part, & sans regret aucun,  
 D'absence ou de mépris que l'on aime un chacun.  
 Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame;  
 Ains changer par le temps, & d'amour & de flâme,  
 C'est le change qui rend l'homme plus vigoureux  
 Et qui jusqu'au tombeau le fait être amoureux;  
 Nature se maintient pour être variable,  
 Et pour changer souvent son état est durable:  
 Aussi l'affection dure éternellement,  
 Pourvû sans se lasser qu'on change à tout mo-  
 ment,  
 De la fin d'une amour, l'autre naît plus parfaite,  
 Comme on voit un grand feu naître d'une bluet-  
 te.





# SONNET.

**V**ous me pressez à tort pour aller à confesse,  
 Beauté de qui dépend, & mon bien & mon  
 mal,

Si je n'approche pas ce sacré Tribunal  
 Je marque mon respect plutôt que ma paresse.

Je ne sens point en moy de peché qui me presse,  
 Je vous aime, Philis, d'un amour sans égal ;  
 L'Amour pour le salut n'a rien qui soit fatal,  
 Et le dire tout bas marqueroit ma foiblesse.

J'en parleray partout, je le diray tout haut,  
 Je reconnois pourtant que j'ay quelque défaut,  
 Dont je n'auray jamais aucune repentance.

Mon crime est que j'enrage & peste en cha-  
 que lieu,  
 Malgré tous mes respects & ma perseverance,  
 Que vous ne voulez pas me faire offenser Dieu.



MADRIGAL.

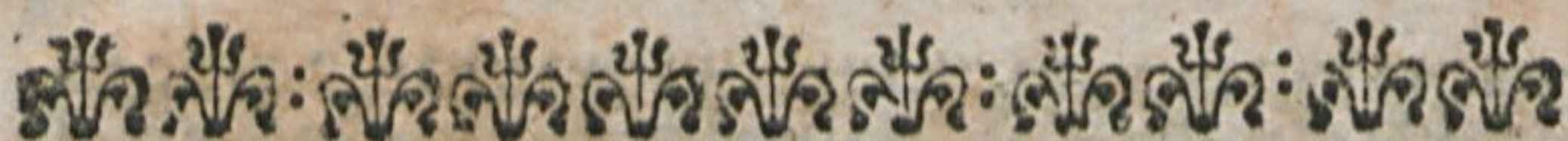
**L**orsqu'Iris veut charmer nos yeux & nos es-  
 Soudain les graces & les ris [ prits  
 Se trouvent en foule auprès d'elle,  
 Venus y fait aller son fils.

Mais son fils s'en revient & se montre rebelle,  
 Aussi-tôt sa Mere en couroux  
 Luy dit: Amour, vous mocquez-vous?

D'abandonner Iris que nous fismes si belle;  
 L'Amour ne pouvant dans son cœur  
 Tenir sa petite douleur,

Luy dit entre les dents, comme un enfant qui  
 gronde,  
 Je luy suis trop indifferent,  
 Elle me donne à tout le monde,  
 Et jamais elle ne me prend.





## EPIGRAMME.

**V**ous dites que l'amour est un fils de putain,  
 A vôtre sentiment le mien est fort contraire,  
 Et c'est pour vôtre honneur, adorable Catin,  
 Car de l'amour que j'ay vous en êtes la mere.



## AUTRE.

**C**ette Epigramme est magnifique,  
 Mais défectueuse en cela,  
 Que pour la chanter en Musique,  
 Il faut dire un sot l'a mis là.



S U R

## LA PRISE D'ORENGE.

## EPIGRAMME.

**C**as surprenant ! malheur étrange !  
 Pauvre Calvin, que ferez vous,  
 Vous n'aurez plus de bons Ragoûts,  
 Puisque vous n'avez plus d'Oréngé.



METAMORPHOSE

DES YEUX

DE

PHILIS

EN ASTRES.

**B**Eaux ennemis du jour dont les feuillages  
sombres.

Conservent le repos, le silence & les ombres;

Confidens immortels des âges & des tems,

Vieux enfans de la Terre, agreables Tyrans,

Qui jusques dans le Ciel sans crainte du tonnerre

Allez faire au Soleil une innocente guerre!

Chefnes, Palais sacrez de nos premiers Ayeux,

Conseillers des humains, Interpretes des Dieux!

Je ne suis point venu dans cette nuit obscure

Rechercher les secrets de la Race future,

Et sans rendre presens les siecles à venir,

Je ne veux consulter que vostre souvenir.

L'unique ambition qui flate ma pensée

Est d'apprendre de vous une chose passée,

De sçavoir de Daphnis le trépas malheureux,

De sçavoir de Philis les regrets amoureux,

Comme elle eut pour un mort une flâme vivante,  
 Et fut changée enfin pour être trop constante ;  
 Favorables témoins de leurs chastes desirs  
 Qui vîtes leurs douleurs , qui vîtes leurs plaisirs,  
 Si d'un semblable trait vostre ame fut touchée ,  
 Découvrez-moy l'ardeur que vous avez cachée ,  
 Et n'apprehendez pas en l'exposant au jour ,  
 D'introduire un prophane aux mysteres d'amour.

Sous les Astres benins & de qui l'influence  
 Garde encor aujourd'huy sa premiere innocence ,  
 Des arbres consacrez au Monarque des Dieux ,  
 Se vont offrir à luy jusques dedans les Cieux.

Loin d'eux mêmes cherchans des routes incônûes  
 De leurs bras orgueilleux ils embrassent les nuës  
 Leurs troncs vastes & grâds des peuples respectez  
 Sont de cent demy-Dieux les vivantes Citez ,  
 Et leurs rameaux époix sous leurs feuilles trem-  
 blantes ,

Cachent de mille oyseaux les familles errantes ,  
 Dans ce riant séjour , ses hôtes sans soucy  
 Celebrent ses beautez qu'ils augmentent aussi ;  
 Les Nymphes pour oïr de charmantes mer-  
 veilles

Entr'ouvrent leur écorce , prêtent leurs oreilles,  
 Puis leur pied retraçant leurs sçavantes leçons ,  
 Marque en les pas divers leurs diverses chansôs ,  
 Et sur un tendre émail de mousse & de fougere ,  
 Imprime de leurs sons une image legere.

Au milieu de ce bois un liquide crystal  
 En tombans d'un rocher forme un large canal ,  
 Qui comme un beau miroir dans sa glace incon-  
 stante

Fait de tous ses voisins la peinture mouvante .

Les secrets de son sein sont ouverts à chacun,  
Plus il se montre pur, plus il se rend commun,  
Et découvrant son lit aux plus foibles œillades,  
Il trahit la pudeur de ses chastes Nayades.

C'est-là, par un Chaos agreable, & nouveau,  
Que la terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau;  
C'est là, que l'œil souffrant de douces impostures  
Confond tous les objets avecque leurs figures.

C'est-là, que sur un arbre il croit voir les poissons,  
Qu'il trouve les oyseaux auprès des améçons,  
Et que le sens charmé d'une trompeuse Idole,  
Doute si l'oyseau nage, ou si le poisson vole.

C'est-là qu'une Bergere étallant ses attraits,  
Fait en se regardant de plus nobles portraits,  
Quand le genou courbé sur les fleurs du rivage,  
Elle vient arroser celle de son visage,

Qui remplissant les eaux de feux & de clartez,  
Pour un peu d'ornement leur rend mille beautez,  
Par tout où d'un regard elle échauffe les ondes,  
En de nouveaux appas elle les rend fécondes,

Elle n'est plus unique, & les flots embellis,  
Aussi bien que la terre, ont un autre Philis.

Infortuné témoin d'une si haute gloire,  
Daphnis qui scûs trop bien la peindre en ta me-  
moire,

Que le Ciel t'eût chery, si ce portrait fatal  
S'y fût évanouï comme dans ce crystal.

Ah! que l'heur de tes yeux coûte cher à ton ame,  
Ton mal te plût d'abord, & ta naissante flâme

Fut comme un feu de joye allumé dans ton cœur.  
Dont le vaincu voulut honorer le vainqueur.

Mais enfin son ardeur devora tes entrailles,  
Et ce feu n'éclaira que pour tes funeraïlles,

Daphnis en qui les Dieux assemblés leurs tresors  
 Firent une belle ame hostesse d'un beau corps,  
 Suivant un ravisseur, dont la gueule sanglante  
 Emportoit dans les bois une brebis mourante;  
 Déjà son juste fer luy mesurant le flanc,  
 Cherchoit à se noyer dans les flots de son sang,  
 Quand Philis, d'un regard qui peut tout mettre  
 en cendre,

Reduisit l'assaillant au point de se deffendre,  
 Et d'un coup innocent luy donnant le trépas,  
 Le prit en des filets qu'elle ne tendoit pas.  
 Comme si les rayons des yeux de la Bergere  
 Avoient purifié le feu de sa colere:  
 Une fureur plus noble est maîtresse à son tour,  
 Et son cœur n'a plus rien que des flammes d'amour.  
 Une agreable nuit qu'un trop grand jour envoie  
 Dérobe à ses regards, le larron & la proye,  
 Et luy-même devient par un autre destin,  
 D'un autre ravisseur la proye & le butin.

Cependant cette belle également atteinte  
 Des mouvemens divers de pudeur & de crainte,  
 A deux Passions se laisse partager,  
 Et ne sçay qui fuir, du Loup, ou du Berger.  
 L'Amant & l'ennemy sont des effets semblables,  
 Tous deux luy sont nouveaux, & tous deux  
 redoutables:

Et la peur qui l'appelle en des lieux differens  
 Rend son corps immobile & ses desirs errans:  
 Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fi-  
 delles:

Eut vû de nouveaux lys, & des roses nouvelles,  
 Son teint estoit le champ de ces diverses fleurs,  
 Et chaque passion y peignoit ses couleurs.



La crainte qui du cœur montoit dans le visage,  
A la seule blancheur donnoit tout l'avantage,  
Puis la honte, au secours amenant la rougeur,  
Venoit rendre à Philis les larcins de la peur.

Si bien que reprenant sa naive peinture,  
Deux effets violens reparoient la nature,  
Et laissant dans leur guerre une image de paix,  
Rendoient cette beauté plus belle que jamais.

Toutesfois je vous plains, ô Bergere adorable!  
Mais je plains plus que vous ce Berger misérable  
Ce Berger qui déjà tout percé de coups,  
Vas attirer encore un juste courroux,  
Qui va cōmettre un crime en vo<sup>r</sup> disant sa peine,  
Et d'un soupir d'amour allumer vôtre haine.

Déesse, vous dit-il, à qui j'offre ma foy,  
Laissez & crainte & honte aux vaincus comme  
moy.

Il sied mal de trembler quand on a la victoire,  
Et le vainqueur ne doit rougir que de sa gloire.  
Si toutesfois c'est gloire à vos charmes si doux,  
De faire un prisonnier si peu digne de vous,  
Et qui plus honoré, que pressé de vos gênes,  
Pour une unique faveur vo<sup>r</sup> demande des chaînes  
Oùy, des fers sont l'objet de mon ambition,  
Accordez-m'en par grace, ou par punition,  
Favorable Maîtresse, ou Juge impitoyable,  
Arrestez un amant, ou liez un coupable,  
Et me donnez le sort qu'enfin j'ay mérité  
Par un excez d'amour, ou de temerité.

Au seul nom de l'amour ce miracle des Belles  
Fuit & semble soudain en emprunter les ailles,  
Son erreur luy dépeint ce petit Dieu des Dieux,  
Aussi cruel par tout, comme il est dans ses yeux,

Et son cœur où jamais on ne le vit paroître,  
 Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.  
 D'un pied vite elle court loin de l'embrasement,  
 Et cōme tout pour elle est plus doux qu'un amant  
 Elle fend les buissons au peril des blessures,  
 Et ne craint que du cœur les brûlantes picqueures,  
 Mais toute la nature a peur pour ses traits,  
 Chaque buisson retient la pointe de ses traits.  
 Par respect il s'entr'ouvre, & semble qu'il essaye  
 A faire en s'écartant, comme une double haye,  
 Ou si l'épine avance, elle donne en passant  
 Aux roses de sa joie un baiser innocent.  
 Seulement dans sa course une ronce insolente  
 Retint de ses cheveux la richesse volante,  
 Et prenant pour rançon une part du thresor,  
 Parut toute superbe en ce vestement d'or;  
 Si bien que le Berger qui suivant la cruelle  
 Alloit après son cœur, qui fuyoit avec elle,  
 Trouvant ces beaux filets que l'amour luy ren-  
 doit,

Par un heureux malheur eut ce qu'il demandoit.

Mais voyez, ô Philis, son respect & sa joye,  
 Regardez comme il est le butin de sa proye,  
 Par un si doux exemple instruisez vostre cœur,  
 Et jugez s'il faut craindre un si noble vainqueur.

Toutesfois pour ce coup en vain je l'y convie,  
 Chacun doit deux tributs, la franchise, & la vie  
 Mais le tems de payer est dans la main du sort,  
 Et l'amour a son heure, aussi bien que la mort.  
 Elle viendra cette heure, & son ame obstinée  
 Peut bien fuir un Berger, mais non la destinée?  
 Le Ciel veut qu'à Daphnis ses desirs soient offerts,  
 Et son livre d'airain le condamne à ses fers.

A peine les glaçons tirans des belles choses  
Eurent deux fois fait place à la pompe des roses,  
A peine deux printems ennemis des glaçons  
Eurent paré les champs de leurs rouges moissons,  
Que Philis oubliâ sa rigueur ordinaire,  
Et connut que l'amour est un mal nécessaire.  
Son cœur aux premiers coups se défend con-  
stamment,  
Et d'abord elle rend ses beaux yeux seulement,  
Seulement moins timide, & non pas plus humaine  
Elle ose contempler & Daphnis & sa peine,  
Et d'un même regard qui n'est plus étonné,  
Blesse & voit sans frayeur le coup qu'elle a donné.  
Puis elle cherche en luy d'une vaine poursuite,  
Ce qui fut autrefois le sujet de sa fuite,  
Et le cherche par tout, & ne s'apperçoit pas  
Que par tout elle trouve une embusche d'appas,  
Et que dans ce faux bien qu'elle doit long-tems  
plaiandre,  
Tout ce qu'il luy va plaire, est ce qu'elle doit  
craindre,  
Déjà les sens rendus attaquent la raison,  
Et chaque regard porte, & rapporte un poison.  
Déjà de tous côtez où son desir la guide,  
L'image du blessé poursuit son homicide,  
Et comme une belle ombre avec un doux effort,  
Vient vanger en tous lieux une aussi douce mort.  
Enfin ce beau vainqueur lui fait rendre les armes,  
Enfin de ses soupirs elle seche ses larmes,  
Ces deux amans parfaits, de mêmes feux épris,  
En partageant leurs soins unissent leurs esprits,  
Et devenus heureux par de communs supplices,  
De leurs propres tourmés ils formēt leurs delices.

Vivez heureux Amans, & parmi les plaisirs  
 Voyez couler vos ans, croître vos desirs,  
 Qu'une si belle vie entre les jeux passée  
 Ne soit rien que d'amour une longue pensée,  
 Et que sur vous les Dieux versent des biens si  
 doux,  
 Qu'en vous rendans contents, ils deviennent  
 jaloux,  
 Ou plutôt que les Dieux gouvernans leur ton-  
 nerre,  
 Vous puissent oublier en un coin de la terre,  
 Et que veillant au sort du reste des humains,  
 Ils ferment sur le vôtre & les yeux & les mains.  
 Votre amour vous suffit pour vous donner leur  
 gloire ;  
 Il égale vos fers à leur thrône d'yvoire,  
 Sans avoir tous leurs soins, vous avez ce qu'ils  
 ont,  
 Et sans être comme eux, vous êtes ce qu'ils  
 sont,  
 C'est assez seulement que leur grandeur suprême  
 Se veuille comme vous contenter d'elle-même,  
 Qu'ils gardent dans le Ciel, & le mal & le bien,  
 Ils vous donnent assez s'ils ne vous ôtent rien.  
 Mais ô Beauté divine, à qui tout autre cede ?  
 Un Dieu ne peut souffrir qu'un homme vous  
 possède,  
 L'Astre du jour vous voit, il devient amoureux,  
 Et par son amour seul, il fait trois malheureux.  
 Le Soleil descendu sur la rive de l'onde  
 Estoit prest de partir pour voir un autre monde,  
 Et porter dans un char qui traverse les eaux,  
 Les richesses du jour à des Peuples nouveaux,  
 Quand

Quand ses yeux languissans, & sa foible paupiere  
Qui jettoit à long traits des restes de lumiere,  
Virent cette beauté digne de mille Autels,  
Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.

Elle sortoit du bois, & sur le bord encore,  
A l'ombre de Diane elle regardoit Flore,  
Flore qui r'animoit ses riches ornemens  
Avec les doux soupirs de ses legers Amans,  
Et tâchant d'arrêter ces petits Roys des plaines,  
Ouvroit son sein riant à leurs fraiches haleines,  
Qui lui rendant la vie en pillant ses odeurs,  
D'un humide baiser appaisoit ses ardeurs.

Mais voilà tout d'un coup la déesse vengée,  
Et du Dieu des saisons la fortune changée,  
Celui qui brûloit tout est lui même enflammé,  
Ce grand feu consumant lui même est consumé:  
Les Amours tous brillans & de fiâme & de gloire,  
Suivent leur prisonnier en chantant leur victoire  
Et dans ce char brûlant, mais plus brûlant encor,  
Font de nouveaux rayons par leur plumage d'or,  
Avec un doux plaisir ils passent l'onde amere,  
Joyeux de triompher au pays de leur Mere,  
Et de punir celui dont le jour indiscret  
Fit un crime public de son amour secret.  
Il s'en va leur payer par de cruelles gênes  
Le trop visible affront des invisibles chaînes,  
Et connoître à la fin par ses propres tourmens,  
Qu'on doit moins accuser que plaindre les  
Amans,

Cependant il s'avance où le destin l'appelle,  
Fidelle à la nature, à soy-même infidelle,  
Il fuit loin de l'objet qui le rendoit heureux,  
Et peut bien être absent aussi-tôt qu'amoureux.

Maistandis que les yeux s'en vont payer au mode  
 L'adorable tribut d'une clarté féconde,  
 Son cœur impatient retournant sur ses pas  
 Porte un autre tribut à de divins appas,  
 Et soumis à deux jougs divers & nécessaires,  
 Il souffre en deux façons deux mouvemens con-  
 traire.

Que ne puis-je, dit-il, ô Beauté que je fers  
 Posséder librement la gloire de mes fers !  
 Que ne puis-je sans cesse, ô flambeau de mon ame  
 Répandre la lumière ; où j'ay puisé ma flamme,  
 Et quelle est la rigueur qui contre la raison  
 M'ordonne de courir quand je suis en prison ?  
 Les rayons dont je voy ma teste couronnée  
 Ne conviennent pas bien à mon ame enchainée  
 Amour, destin, tirans, qui me venez ravir,  
 Ou laissez moy regner, ou me laissez servir,  
 Dont j'ay pû me cacher à l'horreur des prodiges,  
 Et laissant de moy même à peine des vestiges,  
 Plûtôt que d'éclairer de noires actions,  
 J'ay manqué de promesse à tant de nations :  
 Et mon juste desir trouvera quelque obstacle,  
 Si je veux plus d'un jour éclairer un miracle,  
 Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté  
 Aux feux de mon amour un moment de clarté,  
 Dont mon œil qui voit tout, ne peut voir ce qu'il  
 aime,

J'ôte la nuit ailleurs, & je l'ay dans moy-même,  
 Le sort me livre au monde, & ses cruelles mains  
 M'immole tout brûlant au salut des humains.

Dans ces tristes regrets dont la flamme est la  
 source,

Il commence, il poursuit, il acheve la course,

Puis revient par amour, autant que par devoir,  
Et pour donner le jour, & pour le recevoir :  
Il vient, & redoublans sa chaleur coustumiere,  
Il marche tout couvert de traits & de lumiere,  
Et forçant les forests qui luy cachent son bien,  
Eclaire leur secret pour déclarer le sien.  
Mais que servent ces soins à ce Dieu trop sensible  
S'il trouve dans Philis une glace invincible ?  
Il n'a rien qui lui plaise, elle fuit en tous lieux  
Et le feu de son ame, & celuy de ses yeux,  
Et de sa double ardeur craignāt plus d'un ouvrage  
Luy cache également le cœur & le visage.  
En vain comme un esclave, il la suit pas à pas,  
Il brûle tout le reste & ne l'échauffe pas,  
En vain jettant des pleurs plus que ne fait l'aurore  
Belle, aimez (luy dit-il) celuy que l'on adore ;  
Il renonce pour vous au droit des immortels,  
Il vous demande un cœur & non pas des autels,  
Et cedans à vos yeux un honneur legitime,  
Il veut tout Dieu qu'il est devenir leur victime.  
Mais quittez vos desseins, ardent Pere du jour,  
Et sçachez que sa haine est un effet d'amour :  
L'image d'un mortel en son ame tracée,  
Fait qu'une Deité n'y peut estre exaucée,  
Et les yeux d'un Berger qui n'ont point de pareils  
Sont de cette Beauté les Dieux & les Soleils ;  
L'amour combat l'amour, il s'oppose à soy-même  
Philis ne peut aimer, parceque Philis aime :  
Elle ne peut offrir des biens qu'elle n'a plus,  
Et les dons qu'elle a faits l'obligent au refus.  
Quoy ! ce refus vous trouble, & vôtre trouble  
éclate,  
Parcequ'elle est fidelle elle vous semble ingrate,

La vertu vous offense, & vôtre cruauté  
 Veut separer la foy d'avecque la beauté.  
 Digne commencement de vôtre amour coupable  
 S'il faut pour vous aimer, qu'on cesse d'être  
 aimable,

Et peu digne succez que vôtre amour attend,  
 S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant.

Mais son dépit augmente, & l'envie inhumaine  
 Qui du plaisir d'autruy compose nôtre peine,  
 Vient de son fiel brûlant envenimer les fers,  
 Et porte dans le Ciel les flâmes des Enfers.  
 Ses crins longs & picquans, qui de cent coups le  
 percent,

Inspirent à son cœur la fureur qu'ils exercent,  
 Et leur moindre picqueure est un large canal  
 Par où coule à flots noirs un absinthe fatal.  
 Comme un nuage époix qu'une vapeur enfante,  
 Ils offusquent l'éclat de sa teste brillante,  
 Et sur ses cheveux d'or indignement rampans,  
 Au tour de ses rayons enlacent leurs serpens.  
 Il a beau triompher dans un char de lumiere,  
 Des monstres immortels qui bordent sa carriere;  
 Celuy-cy le surmonte & joint pour son malheur  
 La colere à l'amour, la rage à la douleur:  
 Comme il n'est plus luy-même, à luy-même  
 semblable,

Ce qu'il aimoit le plus luy devint redoutable,  
 Il craint de voir Philis, parce qu'il craint aussi  
 De voir l'heureux Berger qui cause son soucy;  
 Parmi ce qui luy plaît trouvant ce qui le tue,  
 En approchant son cœur, il détourne sa vûë,  
 Il ne peut accorder ses yeux & son desir,  
 Et de peur de la peine il renonce au plaisir.



Si parfois il leur jette une œillade farouche,  
Il pèse toujours voir sur les fleurs de leur bouche  
Les traces d'un soupir, ou celles d'un discours,  
Dont ces cœurs languissans nourrissent leurs  
amours.

Si lorsqu'ils sont aussi sur l'émail du rivage,  
Pour cueillir un bouquet ils panchent le visage,  
Dans la timide ardeur qui le vient embraser,  
Il croit qu'ils ont dessein de cueillir un baiser.

Quoy, dit-il aussi-tôt, plein de flâme & de glace  
En l'état où je suis, que veut-on que je fasse?

Et si de leurs transports l'indigne liberté

Ose de mes rayons souiller la pureté,

Quels feux n'allumera la fureur qui les dompte,

Quand la fuite éteindra la lumière & la honte;

Quand leur amour exemte & de crainte & de soin

Aura mon ennemi pour unique témoin?

Et que la nuit venât, dans les plus sombres voiles

Cachera leurs larcins à ces propres étoiles?

Puis comme si son mal s'appaisoit à demy,

Las! je suis, poursuit-il, mon plus grand ennemy,

Je leur suis liberal, la nuit leur est avare,

Et je les viens unir quand elle les separe;

C'est moy qui les appelle, & c'est moy dont les

feux

Sont de leur rendez-vous le signal amoureux:

Je viens ouvrir les yeux dont ils blessent leurs

ames,

Je prête les charitez qui r'allument leurs flammes:

Ils n'auroient point sans moy d'objet, ni de re-

gards,

Ils n'auroient point sans moy, de flèches, ni de

dards.

94 *Poesies Heroïques*

Je redonne l'éclat à ses couleurs vivantes  
Qui peignent dans nos cœurs ces Idoles brû-  
lantes,

Et je suis condamné par une injuste loy,  
A leur fournir des traits contr'eux & contre moi.  
Où beauté, lui dit il, de qui l'amour m'outrage  
Qui joint beaucoup d'orgueil avec peu de cou-  
Qui refusez un Dieu qui t'offroit un autel, (rage,  
Et profane ton cœur des flammes d'un mortel,  
Pendant que ta rigueur me charge de supplices,  
J'entretiens tes plaisirs, j'éclaire tes delices,  
Par moy tu vois l'objet où tes yeux se sont plus:  
Mais par moy de formais tu ne les verras plus:  
Je scay causer la mort aussi bien que la vie,  
La clarté par mes feux est donnée & ravie,  
Ils ont, & de quoy luire, & de quoy consumer,  
Et s'ils ouvrent les yeux ils peuvent les fermer.  
Le Dieu témoigne ainsi la douleur qui le touche,  
Mais son visage encore en dit plus que la bouche  
Et qui voit sa colere, auroit peine à juger  
Que pour toute victime elle veuille un Berger.

Les Cieux même en ont peur, la nature qui  
tremble

Croit qu'il veut se venger sur tout le monde en-  
semble,

Brûler hommes & Dieux tout perdre en se perdant  
Et de tout l'Univers faire un bucher ardent.

Mais s'il fait craindre à tous sa fureur violente,  
Lui seul craint seulement qu'elle ne soit trop len-  
Il ne trouve en son cours ni fleuve ni marests, (te,  
Où son œil enflammé n'envenime les traits:  
Il charge ses rayons de ces vapeurs funestes (tes  
Qui forment dās les airs les foudres & les tempé-

Il n'importe qu'il cede à leur obscurité,  
 Pourvu qu'à son rival il ôte la clarté :  
 Plus jaloux du Berger que de sa propre gloire,  
 Il veut bien par la honte acheter la victoire,  
 Dans l'état malheureux où le destin l'a mis,  
 Il demande secours à tous ses ennemis,  
 Et fait en s'alliant aux ombres de la terre  
 Par une lâche paix une lâche guerre.

Le Ciel même qui voit son Prince languissant  
 Quitte pour cette fois le soin de l'innocent,  
 Et fermant tous les yeux des favorable signes  
 Ouvre tous les canaux de ses sources malignes,  
 D'où coulent sur la terre, en mille petits corps,  
 Par les routes de l'air mille secrettes morts.

Le chien qui vers le Dieu se veut montrer fidelle  
 Lui prête par avance une chaleur mortelle,  
 La rage du courroux prévient celle du tems,  
 Et d'un mordant regard il desole les champs,  
 Ce serpent qui bien loin de ramper sur les her-  
 bes

Foule des plus hauts Cieux les campagnes super-  
 bes,

S'unit au même Dieu pour venger son amour,  
 Et répand son venin dans la source du jour.  
 Et toy, cruel Archer, dont les armes brûlantes  
 Portent le noir trépas sur leurs pointes brillantes  
 Tu joint tes traits d'argent avec les flèches d'or,  
 Et faits de deux fureurs un funeste thresor.  
 Enfin de tous les maux la troupe déchainée,  
 Vient charger un seul jour des crimes d'une an-  
 née :

Le Monarque des tems confondant les saisons,  
 Des monstres assemblez, ensemble les poisons,

Et fait de ce mélange une foudre durable,  
 Qui frappe sans relâche un Berger miserable,  
 Conteray-je les morts que cet ardent flambeau  
 Fit descendre à ce jour dans l'horreur du tom-  
 beau,

Que Daphnis arrivant dans le Royaume sombre,  
 Vit errer après lui, comme ombres de son ombre  
 Et qui dans son entrée accompagnant ses pas,  
 D'une pompe funebre ornèrent son trépas.  
 Nul âge n'est exempt de cette injuste guerre,  
 L'enfant & le vieillard gissent dessus la terre,  
 Les sexes differents tombent d'un même soir,  
 Et les champs sont couverts des moissons de la  
 mort :

Mais pourquoy diviser le fleuve de nos larmes ?  
 Ne plaignons que Daphnis, ne plaignons que  
 ses charmes,

Et sans troubler nos cœurs d'un vulgaire soucy,  
 Perdant tout en un seul, donnons lui tout aussi.  
 Qui pourroit sans pitié voir l'excez de sa peine,  
 Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine,  
 Et des torrens de feu roulent dans ses vaisseaux,  
 Où le sang fit couler ses paisible ruisseaux.  
 Ce sang chaud & bouillant cette flâme liquide,  
 Cette source de vie, à ce coup d'homicide,  
 En son lit agité ne se peut reposer,  
 Et consume le champ qu'elle doit arroser.  
 Dans ces canaux troublez, sa course vagabonde,  
 Porte un tribut mortel au Roy du petit Monde,  
 Et le cœur infecté par cette trahison,  
 Au lieu de nourriture avale du poison.

Ces atomes vivans durables étincelles,  
 Petits corps, qui de corps sont les ames mornelles,  
 Invisibles

Invisibles liens, qui jusques au trépas  
Attache ce qu'on voit & ce qu'on ne voit pas,  
Les esprits accourus en troupes mutinées,  
Font cent tours & retours en leurs routes bornées  
Et par leurs coups divers ébranlans tout le corps,  
D'un mouvement confus agitent les ressorts.  
On diroit que son ame en ce mortel orage,  
Cherche de tous côtez à se faire un passage,  
Qu'elle frappe partout pour rompre sa prison,  
Et se sauver des feux qui brûlent sa maison.  
Ses yeux sont devenus deux sanglantes Comètes  
Qui d'un cruel trépas sont les tristes Prophetes,  
Son corps avant la mort à demi consumé,  
Paroit dans sa langueur un esquelette enflammé,  
Et ce teint qui sembloit une rose animée,  
N'est plus rien maintenant qu'une cendre allumée  
Qui doit comme un nuage au souffle d'un Zephir,  
Se perdre au premier vent de son dernier soupir,  
Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmête  
L'ennemi toutesfois est plus doux que l'Amante,  
Et Philis se noyant dans les eaux de ses pleurs,  
D'une bonté cruelle irrite ses douleurs.  
Plus son ame est sensible, & moins elle est humaine  
Il souffre par l'amour, il souffre par la haine,  
La rigueur de sa peine accroit par la pitié,  
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié.  
Il voit que la Bergere en ce point trop fidelle,  
Veut souffrir avec lui ce qu'il souffre pour elle,  
Que d'un triste regard nourrissant son ennuy,  
Elle sort d'elle-même & vient toute dans lui:  
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre,  
Elle prend de son mal tout ce qu'elle en peut  
prendre.

En vain le Dieu jaloux se vengeant à souhait,  
 Veut sauver ce qu'il aime en perdant ce qu'il hait:  
 En vain pour détourner la commune tempeste,  
 D'un rayon salutaire il couronne sa tête,  
 Et fait voler près d'elle un favorable éclair,  
 Pour deffendre l'approche aux injures de l'air.  
 A l'aspect du Berger son ame l'abandonne,  
 La pitié fait mourir quand la rage pardonne:  
 Au lieu de la fureur l'amour lance le trait,  
 Et Daphnis fait le coup que le Dieu n'a pas fait.  
 C'est là ce qui le tue, & s'oubliant soy-même  
 Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il aime:  
 Cieux (dit-il) qui voyez les peine qu'elle sent,  
 Que ne m'est-il permis de mourir innocent!  
 On me rend criminel par mon propre supplice,  
 Et je deviens injuste en souffrant l'injustice,  
 Mais vous-même, Philis, vous l'êtes plus que  
 tous.

Votre cœur prend des maux qui ne sont point à  
 Il est en même tems cruel & pitoyable, [vous,  
 Et m'ôtant ma misere il me rend miserable.

Helas! qui m'auroit dit, quand je fus enflâmé,  
 Daphnis tu te plaindras de te voir trop aimé,  
 L'eussay je pû penser, eussay-je bien pû croire  
 Qu'on trouvât le malheur dans le sein de la gloire  
 Et que moy-même un jour contraire à mes desirs  
 J'eusse fait mes tourmens de mes pl<sup>9</sup> doux plaisirs?  
 Donc un autre destin fait que je suis tout autre,  
 Vous me percez le cœur quand je touche le vôtre,  
 Et les traits de pitié que vous jette mon sort,  
 Retournant contre moi sont des traits de la mort:  
 Moderez vos transports? ô beauté que j'adore!  
 Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez encore,

Aussi bien tous vos soins vont être superflus,  
Et je suis désormais comme ce qui n'est plus.  
Je n'ay rien de vivant dans ce moment extrême,  
Que le cœur qui ne vit que parcequ'il vous aime,  
Et je doute, Philis, si partant de ce lieu,  
Je pourray bien vous dire; il vouloit dire, adieu;  
Mais au lieu de ce mot sa belle ame s'envole,  
Et Philis s'écriant acheve la parole.

Adieu donc, lui dit-elle, Amant infortuné,  
Tu m'ôte donc, cruel, ce que tu m'as donné,  
Cette ame qui fut mienne, à présent m'est ravie,  
Et tu peux bien sans moi disposer de ta vie:  
Mais si tu prends Daphnis, un bien qui fut à moi,  
Dieux! pourquoy me laisser celuy qui n'est qu'à  
toy?

Et de quel œil verrois-je en ces deserts funébres?  
L'homicide clarté qui cause mes ténèbres,  
Non, non, il faut mourir, mon mal est trop pressant  
Ma douleur m'y contraint, mon amour y consent,  
Et ce corps affoibli qui sous le fais succombe,  
Ne veut plus d'autre bien que celuy de la tombe,  
Allons y donc ensemble, ô Berger sans pareil!  
Ces lieux nous seront doux, ils n'ont point de  
Soleil, [sombres  
Les Enfers nous cachans dans leurs demeures  
N'auront point de jaloux qui separe nos ombres,  
Et de quelque rigueur que leurs Dieux soient blâ-  
mez,

Il nous sera permis d'aimer & d'être aimez.  
Et bien es-tu content de l'excez de ma peine,  
Traître, lâche, importun, superbe en ton domaine,  
Impatient, jaloux des hommes & des Dieux,  
Vigilant épion de la terre & des Cieux:

Toy par qui les Amans, victimes de l'envie,  
 Sont assurez de perdre, ou l'honneur ou la vie,  
 Au moins n'as tu rien vû dans nôtre chaste  
 amour,

Qui blessât la pudeur, & qui craignît le jour?

Ainsi parloit Philis mortellement atteinte,  
 Ses pleurs impatiens viennent couper sa plainte,  
 Mais par un tel effort, qu'on doute à voir ses yeux  
 Si c'est pour l'interrompre, ou pour l'achever  
 mieux,

Son cœur que la douleur a percé de ses armes,  
 Répand à gros bouillons un deluge de larmes,  
 Qui noyant de son teint les mourantes couleurs,  
 Précipite sa course au milieu de ses fleurs.

Tel qu'on voit une torrent, fier enfant de la  
 Thrace,

Qui maintenant est onde, & n'aguere étoit glace,  
 Par les mains du Printems de ses fers affranchy,  
 Tomber du haut du mont que la neige a blanchy,  
 Puis venit déposer ses eaux & sa furie,  
 Dans le sein fleurissant d'une jeune prairie.

Telles pouvoit-on voir les larmes de Philis,  
 Qui tomboient sur un teint de roses & de lys,  
 Puis faisoient en joignant leurs ondes redoublées  
 Comme un fleuve nouveau de perles assemblées,

Dieux! que l'Astre du jour voyant cette lan-  
 gueur,

Se trouve tourmenté par sa propre rigueur!  
 Qu'il devient mal heureux par sa propre ven-  
 geance!

La chute d'un rival abbat son esperance,  
 La haine de Philis croit avec son ennui,  
 Et sa vaine fureur retombe dessus lui.



Quelque brillant qu'il soit, un ombre le surmonte,  
Et toutes ses clartez n'éclairent que sa honte.  
Il voit que le Berger en mourant ne perd rien,  
Il est jaloux du mal, comme il le fut du bien,  
Son esprit agité regarde avec envie  
La gloire de sa mort, comme l'heure de sa vie,  
Et voudroit si le sort se laissoit gouverner  
Luy ravir le trépas qu'il vient de luy donner.  
Mais Daphnis en tous lieux luy dispute la place  
Par tout il le combat, & par tout il le chasse,  
Et quoyqu'ait fait le Dieu, quoyqu'il fasse au-  
jourd'huy,

Il ne peut ny mourir, ny vivre comme luy:  
Il ne peut meriter ni retenir les larmes  
De l'aimable beauté dont il ressent les armes;  
Elles coulent encore, & couleroient toujourns,  
Si les pleurs & les maux avoient un même cours  
Et si les eaux que versent une triste paupiere  
Sans marquer de sujet, ne manquoient de matiere  
Mais Philis impuissante à plaindre ses malheurs  
Voit durer ses ennuis plus long-tems que ses  
pleurs.

Ces humides enfans d'une douleur amere  
Par un sort avancé meurent devant leur mere,  
Ils meurent, & mourans font mourir les clartez  
De ses yeux qui regnoient sur tant de libertez.  
Les ruisseaux enflammez de ses sources nouvelles,  
Comme un sablon doré roulant mille étincelles,  
Et leurs derniers boüillons entraînent avec eux,  
Au milieu de leurs eaux, mille globes de feux.  
L'amour pleure luy-même en voyant tant de  
charmes

Dans les yeux de Philis se distiler en larmes,

Et fondre des miroirs dont les rayons vainqueurs  
 Sceurent fondre pour lui tant de glaces de cœurs:  
 Ces miroirs éclatans faits d'ondes & de flâmes,  
 Par qui l'œil voit le corps & découvre les âmes:  
 Ces miroirs qui font voir par d'utiles accords  
 Le dehors au dedans, le dedans au dehors,  
 Ces miroirs animez où toute la Nature  
 Vient faire à divers tems sa diverse peinture,  
 Et tracer un image admirable en ce point  
 Que par elle on voit tout, & qu'on ne le voit  
 point.

Ainsi furent éteints ces flambeaux redoutables,  
 Ainsi furent punis ces illustres coupables.  
 Le Dieu qui languissoit de regret & d'amour,  
 Ne peut souffrir la nuit dans ces Palais du jour,  
 Et destinant sa flamme à de plus doux usages,  
 En donna par ces morts de fidelles presages.

Si, dit-il, ô Beauté dont j'adore les fers  
 Je pouvois rappeler les ombres des enfers,  
 Comme je puis bannir les ombres de la terre,  
 La tombe vous rendroit le bien qu'elle resserre  
 Et vous auriez de moy par un double devoir,  
 Et la veuë & l'objet que vous aimiez à voir,  
 Mais puisque le destin me paroît si contraire  
 Que je ne sois puissant que quand je veux mal-  
 faire,

Qu'Amant trop malheureux, trop heureux  
 ennemi,

Je fais le mal entier, & le bien à demy,  
 Ne pouvant r'établir vôtre gloire premiere,  
 Je fais ce que je puis, je vous rends la lumiere,  
 Il parle & les effets ses paroles suivans,  
 Il change ses yeux morts en deux Astres vivans:

Qui corçûs des rayons de ses plus belles flâmes,  
Comme il éclaire aux corps, embrasèrent les  
ames,

Tant que le sort permis en faveur de ces lieux  
Que la terre eût un bien qui n'étoit dû qu'aux  
Cieux.

Mais si-tôt que Philis eût achevé sa course,  
Ces flambeaux détachés revinrent vers leur  
source,

Et placez dans les Cieux qu'ils rendirent plus  
beaux,

Ils sont comme ils estoient, les deux Astres ju-  
meaux.



D'VN COCV

VOLONTAIRE.

EPICRAME.

**R**Obin de ses cornes se vanre,  
Car il en vit ce pauvre sot  
Du bois que sa femme luy plante,  
Ce Cocu fait boüillir son pot.



Vn Homme amoureux de sa  
Cousine germaine.

## SONNET.

Quelques profonds respects qu'un saint devoit  
imprime,  
Ses charges n'ont pareils ont engagé ma foy,  
Et mon cœur amoureux si-tôt que je la voy  
S'embrase à ses regards & devient sa victime.

Que n'ay-je un diadème en l'ardeur qui m'as-  
nime,  
Ce rang imperieux feroit ceder la loy,  
Et Rome impitoyable au martyr d'un Roy  
Par son pouvoir sacré le rendroit legitime.

En l'état où suis je voudrois dès demain  
Qu'un deluge nouveau perdant le genre humain  
N'affranchit qu'elle & moy de la fureur de l'onde.

Lors j'aurois lieu d'aimer cette chere moitié;  
Dieu nous diroit croissez, & repeuplez le monde  
Et l'amour sans horreur uniroit l'amitié.



Sur le même sujet.

## SONNET.

**I**Ris dans l'Univers ne voit point sa pareille,  
Son visage est celeste, elle n'a rien d'humain,  
La neige n'est point blanche à l'égal de sa main,  
Ses yeux charment les yeux, sa voix ravit l'o-  
reille.

J'aime si chèrement cette jeune merveille  
Qu'un Roy m'offenseroit s'il touchoit son beau  
sein;

Je crains même qu'il n'ait dessus elle dessein,  
Et mon cœur est jaloux de l'Ange qui la veille.

Je l'entretiens souvent, je la voy chaque jour  
J'ay resolu cent fois de luy parler d'amour,  
Et de luy découvrir ma passion extrême:

Mais par quels complimens pourray-je m'ex-  
primer,  
La nature & le sang m'ordonnent que je l'aime,  
Et l'un & l'autre enfin me défend de l'aimer.



## SONNET LIBRE.

UN jour que j'étois à confesse,  
 Iris en pompeux appareil  
 Vint au Temple écouter la Messe  
 Eclatante comme un Soleil.

Je la vis, je brûlay pour elle,  
 Mon cœur ne pût s'en garantir,  
 Et voyant qu'elle étoit si belle,  
 Je ne pouvois m'en repentir.

Le Prêtre enfin m'y fit resoudre,  
 N'osant pas autrement m'absoudre,  
 Mais hélas ! qu'on est peu touché  
 Des remords d'une telle offense;  
 Jamais je n'ay fait penitence  
 D'un plus agreable peché.





# LE TEMPLE DE LA MORT.

**S**ous ces climats glacez, où le flambeau du  
monde

Épand avec regret sa lumière féconde,  
Dans une Isle deserte est un valon affreux  
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.  
Là sur de vieux cyprez dépouillez de verdure  
Nichent tous les oyseaux de malheureux augure,  
La terre pour toute herbe y produit des poisons,  
Et l'hyver y tient lieu de toutes les saisons.  
Tous les champs d'alentour ne sont que ci-  
metieres;

Mille sources de sang y font mille rivieres,  
Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens  
A lieu de murmurer font de gemissemens.  
Au creux de ce valon dès l'enfance du monde  
Est un Temple fameux d'une figure ronde,  
Quatre portes de fer en quatre endroits divers,  
Par l'ordre des destins partagent l'Univers;  
L'une est vers le couchant, & l'autre vers l'au-  
rore,

L'une voit la Samarte, & l'autre voit le More;

Et là vient en foule, & sous d'égales loix,  
 Les jeunes & les vieux, les Peuples & les Roys,  
 La vieillesse, la fièvre, & les douleurs mortelles  
 Sont de ces huis sacrez les portieres fidelles:  
 Leurs habits sont de deuil, & cet obscur manoir  
 A ses funestes murs entouré de drap noir,  
 Où des flambeaux de poix des lumieres funébres  
 Par leurs noires vapeurs augmentent les ténèbres  
 Un monstre sans raison, aussi bien que sans yeux  
 Est la Divinité qu'on adore en ces lieux.  
 On l'appelle la mort & son cruel Empire  
 S'étend dessus les jours de tout ce qu'il respire;  
 L'objet le plus charmant que voyent les mortels  
 Venoit d'être immolé sur ces fameux Autels,  
 La place d'alentour étoit toute sanglante,  
 Et rougissoit encore du meurtre d'Amaranthe,  
 Alors que Lyzidor, dont le funeste amour  
 Est connu de tous ceux qui connoissent le jour,  
 L'ame de desespoir & de fureur atteinte,  
 Dans ce Temple sacré proféra cette plainte:  
 Puissante Deité qui porte dans tes mains [ mains,  
 Ce vieux Sceptre rouillé craint de tous les hu-  
 De qui l'aveuglement ne respecte personne,  
 Et n'épargna jamais ny Sceptre ny Couronne,  
 Toy qui regne par tout, & dont tous les mortels  
 Doivent ensanglanter les mains & les Autels:  
 Toy qui par une loy de toute âge suivie  
 Dois donner le trépas à qui reçoit la vie,  
 Ne ferme point l'oreille, écoute ce discours,  
 Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,  
 Mes vœux sont de mourir, de cacher sous la  
 terre  
 Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,



De dépouiller ce corps de la clarté du jour,  
Et ne retenir rien, si ce n'est mon amour.  
Unique reconfort des douleurs incurables,  
Port où sont à couvert les esprits misérables,  
Déesse qui conduit aux infernales cavés,  
Frappe, je tends le sein à tes sacrez couteaux:  
Ne prive pas mon cœur d'un espoir legitime,  
Et ne refuse pas le coup à ta victime.  
Les autres oublians qu'on les a fait mortels,  
Se font traîner par force aux pieds de tes Autels,  
Ce murmure confus, & ce confus carnage,  
De corps si differens de rang, de sexe, d'âge;  
Ce fer fumant de sang que l'on vient d'épancher,  
Ces têtes & ces bras épars sur ce bucher,  
Ces flâmes que le tems ne voit point amorties,  
Ces pleurs mellez aux cris de mourantes hosties,  
Tout ce tragique apprest les fait déjà souffrir;  
Ils se laissent ôter ce qu'ils devoient offrir:  
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,  
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur of-  
frande,  
Leur maintien devant toy n'a rien que d'in-  
decent,  
La peur pour un trépas leur en fait craindre cent.  
Le feu perd dans leur sein l'honneur de son of-  
fice,  
Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice,  
Et prophane ses mains en rompans les accords  
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.  
De moy que ton saint bras s'arme contre ma tête,  
Qu'il fasse dessus elle éclater la tempête,  
J'ay bien assez de cœur pour ne reculer pas,  
Et voir tomber le coup qui porte le trépas:

Mes yeux seront sans pleurs, & ma bouche  
sans plainte.

Mon corps sans tremblement, & mon ame sans  
crainte:

Ne crois pas que le tems qui tarit tous les pleurs  
Cet heureux Medecin de toutes les douleurs,  
Lui de qui tant d'Amans ont senti le remede,  
En apporte jamais au mal qui me possede.

En vain tout l'Univers le voudroit secourir,  
Toy seulas dans tes mains ce qui le peut guerir;  
Et pour te faire voir comme il est incurable,  
Apprens ce que mon sort a de plus déplorable.

Entre un nombre infini d'adorables beautez  
Q'enfant dans les murs la Reine des Citez,  
Paris dont l'Univers ne voit point de pareille,  
Chacun sçait qu'Amaranthe étoit une merveille;  
La gloire de brûler aux flammes de ses yeux  
Contentoit les desirs des plus ambitieux,  
Et ses fers captivans les ames des plus braves,  
Faisoient autant de Roys, comme ils faisoient  
d'esclaves.

Amour de qui les feux m'ont esté si cuisans  
Me fit voir cette belle en ses plus jeunes ans,  
Sa main mal assurée, & ses regards timides,  
Furent sur moy l'essay de leurs traits homicides.  
Ce fut devant mon cœur qu'elle apprit à titer,  
Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer,  
Et mes yeux arrousans ses belles mains de larmes,  
Payerent les premiers le tribut à ses charmes.  
Mais comme le premier entre tous les mortels,  
Je lui rendis des vœux & bâtis des Autels:  
Aussi de tant d'Amans épris de cette gloire,  
Amaranthe me crut digne de sa victoire,

Ma conquête luy plût, & mon cœur enflâmé  
Ne l'aime pas long-tems sans qu'il en fut aimé,  
Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flamme,  
Son ame compâtit au milieu de mon ame,  
Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs,  
Ses beaux yeux pour des pleurs me donnerent  
des pleurs.

Sa voix me consoladans mes plus fortes gênes,  
Et sa divine main vint soutenir mes chaînes:  
J'étois l'unique objet de ses affections;  
Ma tristesse & ma joye étoient ses passions.  
Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes,  
Et mes moindres douleurs faisoient naître  
les plaintes.

Deux cœurs ne respiroient que les mêmes desirs,  
Et deux cœurs ne pouvoient que les mêmes  
soupirs.

Ici je te permets trop fidelle memoire  
De chacher à mes yeux le comble de ma gloire,  
Ne me fais point trouver dans ses bras languissâs  
Ne mets point son beau corps au pouvoir de  
mes sens; [ songes.

Que toutes les faveurs passent pour des men-  
Et tant d'heureuses nuicts me soient autant de  
songes;

Dérobe à mon penser ces precieux thresors  
Qui me firent aimer son esprit & son corps:  
Donne à tant de beautez une ame inexorable,  
Fais-la moi sans pitié si tu m'es pitoyable,  
Et pour rendre aujourd'huy mon mal moins ri-  
goureux,

Forme la moins aimable, ou me rends moins  
heureux.

Mais j'ay beau me flater pour soulager ma peine,  
 Elle fut toujours belle, & jamais inhumaine,  
 Son ame fut d'accord avecque mes desirs,  
 Et je soupiray peu qu'au milieu des plaisirs,  
 De tant de passions dont nous sommes la proye,  
 J'ignorois presque tout, hors l'amour & la joye,  
 Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moy,  
 Et je goûtois un bien aussi pur que ma foy.  
 Las ! fut-il aussi pur, mais non pas si durable,  
 Et ma felicité fut un songe agreable;  
 Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair  
 Qui dans l'obscur nuit brille au milieu de l'air,  
 Son jour rit à nos yeux, mais il portela foudre  
 Qui frappe, qui terrasse, qui reduit en poudre,  
 Et nous sert bien souvent de funeste flambeau  
 Pour mener nos esprits vers la nuit du tombeau.  
 J'étois dans les transports des premiers delices  
 Dont amour couronna mes fides services  
 Lors qu'une ardente fièvre assaillit la beauté,  
 Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.  
 Il n'est rien ici bas qui ne soit perissable,  
 Les plus fermes rochers sont assis sur le sable,  
 Les trônes & les Roys sont rongez par les vers,  
 Et deux points sont l'appuy de ce grand Univers;  
 Tout fléchit sous les loix des fieres destinées,  
 Toutpaye le tribut au tyran des années,  
 Et nos Peres ont vû son bras audacieux  
 Renverser leurs autels, & foudroyer leurs Dieux.  
 Amaranthe languit d'une fatale atteinte,  
 Sa constance à son mal veut dérober la plainte,  
 Et comme dans un fort se retire en son cœur;  
 Mais il s'en rend le maistre, & le traite en  
 vainqueur:

La

La fièvre en ce beau corps orgueilleuse & hau-  
taine

Sur des ruisseaux de sang serpente & se promene,  
Et le feu dans la main menace du tombeau

Tout ce que la nature a de riche & de beau.

Elle efface les fleurs sur son visage écloses,

Y fait jaunir les lys, y fait passer les roses,

Et ravit à son teint cet éclat nonpareil

Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil.

Ses yeux dont les rayons illuminoient mon ame,

Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de flâmes,

Ces beaux Astres n'ont plus leur mouvement

si prompt,

Et la seule douleur regne dessus son front;

De moment en moment sa peine devient pire,

Son ame la ressent, sa bouche la soupire;

Elle pour qui l'on vit soupirer tant d'Amans

Soupire à cette fois sous l'effort des tourmens,

Et par de tristes cris qu'interrompent ses plaintes,

Estonne mon amour & réveille mes craintes.

J'accuse de mon sort & la terre & les Cieux,

Et je rends criminels les hommes & les Dieux;

Je deviens furieux & contraire à moy-même,

Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blas-

phême,

J'implore son secours & blesse leur bonté,

Et mets le sacrilege avec la piété:

Ce qui plus me travaille en ma triste aventure,

Est qu'il me faut cacher le tourment que j'endure,

Je voile mes ennuis, je devore mes pleurs,

J'interdis ma parole à mes justes douleurs,

Je fais mentir mes sens, ma voix, & mon visage,

Je feint d'avoir du calme au milieu de l'orage.

K

J'ay l'esperoir dans la bouche, & l'effroy dans le sein,  
Et plus que demy mort je contrefais le sain.

Mais qui peut long tems feindre aux yeux de  
son Amante ?

Qui peut voir d'un œil sec sa maîtresse mourante ?  
Quand ma raison m'eut dit qu'un ouvrage si beau  
Devoit dans peu de jours enrichir un tombeau.

Amour me fit bien prendre un autre personnage,  
Je change de couleur, je change de langage,  
Et tous mes sentimens revoltez contre moy,  
Témoignèrent ma crainte, & trahirent leur foy.

Cette Belle malade interprète mes larmes,

Explique mes soupirs, juge de mes alarmes,

Elle lit sur mon front son lamentable sort,

Et voit dedans mes yeux les figures de sa mort.

Ce n'est pas son tourment, mais le mien qui  
l'outrage ;

Son mal & non le mien étonne mon courage,

Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons  
pas,

Elle plaint ma douleur, & je crains son trépas.

Pour les maux étrangers nos ames sont passibles,

Et nos propres malheurs nous trouvent insensi-  
bles ;

La fièvre cependant se rit de nos douleurs,

S'accroît par nos soupirs, s'enflâme par nos pleurs

Et son ardeur fait voir que toute son envie

Est de borner le cours d'une si belle vie.

Amaranthe voyant qu'un sort injurieux

Alloit bientost fermer & sa bouche & ses yeux,

Me rendit en pleurant sa belle main tremblante,

La mit dedans la mienne, & d'une voix mouran-  
te,

Exprima dans ses mots sa vivante amitié;  
Mais hélas ! ses soupirs en dirent la moitié.

C'en est fait, à ce coup la vigueur me délaisse,  
Je vas perdre la vie, & tu perds ta Maîtresse;  
Je meurs, mais je meurs tienne, & la severe loy  
Qui peut tout sur mes jours, ne peut rien sur ma

foy,  
Et ton beau nom qui fut mon tourment & ma  
gloire,

Malgré l'onde du sort, passera l'onde noire.

Ah ! mon cher Lyzidor que je puis bien nier

Que l'esperoit soit en nous ce qui meurt le dernier.

Puisque pour mon supplice il est vray qu'en mon  
ame,

Je n'ay plus d'esperance, & j'ay beaucoup de flâme,

Je n'espere plus rien, mais hélas ! j'aime encor ;

Je renonce à la vie, & non à Lyzidor.

Ma force diminuë, & mon desir augmente,

Ma lumiere est éteinte, & mon ardeur vivante ;

Je ne la quitte pas même en quittant le jour,

Et perdant mon Amant, je garde mon amour.

Le soupir qui poussa cette belle parole,

Comme un globe enflâmé vers les Astres s'envole.

Amarante sans voix, sans pouls, sans mouvemēt.

Tombe dedans les bras de son fidelle Amant,

Qui ne pouvant mourir auprès de cette Belle,

Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mor-

telle.

Déesse qui connois l'excès de mes malheurs,

N'épargne point mon sang, mais épargne mes

pleurs,

Et permets que j'abrege un discours si funeste,

Mon extrême douleur te dit assez le reste :

Tu vois par ce recit qui dépeint mes amours,  
 Simon tourment a tort d'implorer ton secours ;  
 Si je puis vivre encor sans me noircir des crimes,  
 Et si mes tristes vœux ne sont pas legitimes.  
 Viens mon unique espoir, tu vas en tant de lieux  
 Où ton nom est l'effroy des jeunes & des vieux,  
 Approche que ta main en meurtres si feconde  
 Fasse un coup aujourd'huy qui m'ôte de ce monde ;

Lance un trait dessus moi ; je ne demaede pas  
 Un de ceux dont les Roys reçoivent le trépas ;  
 Le moindre suffira pour détacher mon ame,  
 Et couper de mes jours la malheureuse trame.  
 Mais c'est trop de prier, & c'est trop discourir,  
 Essayons si sans toy nous pourrons bien mourir.



*EPICRAMME.*

Quand Jean si remply d'amitié  
 Dit que sa femme est sa moitié,  
 Je trouve qu'il a bonne grace ;  
 Car si dés qu'il est endormi  
 Un autre succede en sa place,  
 Elle n'est à luy qu'à demi.







# STANCES

## ENIGMATIQUES

DE

### DAMON A IDALIE.

**L'**On m'a conté belle Idalie,  
 Depuis que vous ne m'avez vû,  
 Qu'un certain Cardinal qui n'est pas d'Italie  
 Vous avoit prise à dépourvû:  
 Que cette Eminence importune,  
 Qui va comme il plaît à la Lune,  
 Vous fit hier insulte au milieu du jardin,  
 Et par une insolence à nulle autre seconde,  
 Fit dans un Palais de Satin  
 Le plus grand desordre du monde.

D'une façon desobligeante,  
 Il vint troubler vostre repos,  
 Et sans doute il vous fit une piece sanglante  
 D'arriver si mal-à-propos  
 L'Amour, digne Portier d'un antre,  
Où mes desirs trouvent leur centre,

Abandonna la place, & n'osa la garder ;  
 Et plus triste & confus que l'on ne sçavoit dire  
 Se sauva voyant innonder  
 Le plus beau lieu de son empire.

A ce malheur les destinées  
 Voulurent vous assujettir ;  
 C'est ici qu'aux Amans les mois sont des an-  
 Et qu'ils disent tous sans mentir, [nées,  
 Que nature se fait outrage  
 De gâter son plus bel ouvrage,  
 De peindre le carnage où git la volupté ;  
 Et soûiller sans raison par une erreur extrême,  
 Des marques de la cruauté,  
 Le séjour de la douceur même.

\*\*\*\*\*

*RE'PONSE D'IDALIE*  
*à Damon.*

**P**Uisque un peu de sang vous étonne,  
 Vous n'êtes pas propre aux combats,  
 Et Venus aussi bien que Mars & que Bellonne  
 Veut de plus hazardeux soldats,  
 Pour un rien vous perdez courage ;  
 Et l'on voit sur votre visage  
 Le dégoût, le dédain, le mépris, la froideur  
 Qu'attendre donc de vous dans les grandes af-  
 Si manque de force & de cœur [faibles ?  
 Vous craignez tant les ordinaires,

Tous les Dieux vous étoient prop ces,  
Tout rioit à vostre dessein  
Quand vous cherchiez le lieu ou naissent les deli  
Amour vous traçoit le chemin, [ces,  
Et vous faisant mille caresses,  
Signoit de mon sang les promesses  
De le faire durer jusqu'à l'Eternité:  
Ce long-tems de plaisirs valoit-il pas la peine  
D'essuyer l'incommodité  
De quelque mauvaise semaine?

Que vôtre prunelle est malade;  
L'incarnat blesse sa vigueur,  
Vous croyez vous percé de cent coups d'estocades  
Quand vous voyez cette couleur?  
Le petit, quoy qu'on en die  
Est une douce maladie,  
Dont le sanglant effet enchante nos douleurs:  
Damon, je n'entends plus que mon amour vous  
Puisque vous n'aimez pas les fleurs, [lie  
N'esperez plus de part au jardin d'Italie.

*EPIGRAMME.*

C'Est l'amour qui l'a fait mourir,  
Et ne la veut secourir,  
Tant de laideur est effroyable;  
Le sort n'est-il pas inhumain?  
Lise, tant elle est miserable,  
Ne peut venir à bout de devenir Putain.



Le milieu est le meilleur.

## RONDEAU.

**D**Ans le milieu, le Proverbe vulgaire  
 Dis que vertu consiste d'ordinaire,  
 Et moy qui suis volontiers le chemin,  
 Sans me picquer d'être habile ni fin,  
 Je fais ainsi que l'amour me suggere.

Je crains pourtant Philis de vous déplaire,  
 Et c'est en vain dites-vous que j'espere  
 De rencontrer mon plus heureux destin  
 Dans le milieu.

Mais dussiez-vous en rougir de colere,  
 Rien ne me scauroit quelque jour me distraire  
 De vous aller prendre au lit un matin,  
 Pour essayer si l'on trouve la fin  
 De la plus douce & plus joyeuse affaire  
 Dans le milieu.

RONDEAU.



# RONDEAU.

**J**E ne suis pas de ces gens-là  
Qui font cinq ou six coups cela  
Quand ils sont avec une femme :  
Car pour une fois sur mon ame,  
Je le fais bien, & puis hola.

Une fois une m'en parla  
Et en m'en parlant m'accola:  
Mais je luy dis parbleu, Madame ?  
Je ne suis pas de ces gens-là.

Incontinent elle s'en alla,  
Et jamais depuis n'en parla :  
Quoy pour assouvir une infame ?  
Je perdrais mon . . . & mon ame,  
Et mourrais en faisant cela,  
Je ne suis pas de ces gens-là.





# ETRENEES,

## SONNET.

**M** Adame, je vous donne un oysseau pour  
 Etrene,  
 Duquel on ne sçauroit estimer la valeur;  
 S'il vous vient quelque ennuy, maladie ou dou-  
 leur,  
 Il vous rendra soudain à votre aise & bien faine.

Il n'est mal d'estomach, colique ni migraine  
 Qu'il ne puisse guerir, mais sur tout il a l'heur,  
 Que contre l'accident de la pâle couleur,  
 Il porte avecque soy la drogue souveraine.

Une Dame le vit dans ma main l'autre jour,  
 Qui me dit que c'étoit un Perroquet d'amour;  
 Et dès lors m'en offrit bon nombre de monnoye.

Des autres Perroquets il differe pourtant,  
 Car eux fuyent la cage, & lui il l'aime tant,  
 Qu'il n'y est jamais mis qu'il n'en pleure de joye.



## SONNET IRREGVLIER.

**C**omtesse dont l'indifferenee  
Me persecute au dernier point,  
Sans cesse je pense & repense  
D'où vient que vous ne m'aimez point,

Est-ce à cause de ce visage  
Que Nature n'a pas fait beau,  
En recompense je suis sage,  
Et de plus, doux comme un Agneau,

Je sçay railler, je sçay médire,  
Et pour peu que vous vouliez rire,  
Aussi-tôt je fais mes efforts:

Faut-il pour demy pied de face  
Faire enrager cinq pieds de corps  
Qui vaut bien qu'on le satisfasse?





## IOUISSANCE.

**T**hirsis vouloit perdre le jour.  
 En regardant les yeux de celle qu'il adore,  
 Quand elle dont le cœur n'avoit pas moins d'a-  
 mour.

Luy dit ha ! ne meurs pas encore,  
 Puisque nos cœurs vivent sous même loy ;  
 Je veux mourir avecque toy.

Thirsis retint le desir qu'il avoit  
 De finir lors sa belle vie,

Mais il souffroit la mort de ce qu'il ne pouvoit,  
 En mourant assez-tôt contenter son envie ;

Et cependant tenoit toujours ses yeux  
 Sur ceux de sa douce ennemie,

Dont il suçoit le Nectar amoureux.

Sabelle Nymphe, enfin qui sentoit les approches  
 Du doux chatouillement qui resout nos humeurs,  
 Avec des yeux puissans pour animer des roches,

Luy dit, mourons Thirsis, je meurs :

Et moy reprit soudain le Berger tout de flamme,  
 Dans cette même mort avec toy je me pâme.

Ce fut ainsi que ce couple d'Amans.

Eut un trépas si plein d'une douceur extrême,

Que pour mourir encor de même,

Il revint à la vie après quelques momens.





D'UN BUCHERON.

**U**N Bucheron fendant du bois  
 Ne se donnoit point de relâche,  
 Et faisoit Han à chaque fois  
 Qu'il donnoit un grand coup de hache.

Sa femme craignoit quelque entorce,  
 Dit à quoy bon Han si souvent,  
 Han, dit-il, augmente la force,  
 Et le coup entre plus avant.

La nuit le bon homme joyeux  
 Voulant rire avec sa femme,  
 Mon mary, dit la bonne Dame,  
 Faites Han, il entrera mieux.

Ho! non ce dit-il, sans attendre,  
 Ce seroit Han & tems perdu,  
 Mon dessein n'est pas de le fendre,  
 Car tu ne l'as que trop fendu.



# SONNET.

**U** Ne Dame blâmoit la servante accusée  
 D'avoir fait en jouiant ce qu' on fait delà l'eau  
 Vient-ca nomme-le moy, pauvre fille abusée,  
 Le méchant qui osa chez nous faire un bordeau.

C'est vostre Maréchal, Madame. Ho la rusée,  
 Combien as-tu de fois remanché son marteau,  
 Il me le fit six...en filant ma fusée,  
 Encore vouloit-il lever mon devanteau.

Six..... ce dit la Dame en extase ravie,  
 Une femme d'honneur s'en seroit bien servie,  
 Ote-toi ta presence attire mon couroux.

La laide, la souillon, la petite impudente,  
 C'est bien à telle gueule à le faire six...  
 Jem'y passerois bien moy qui suis Presidente.

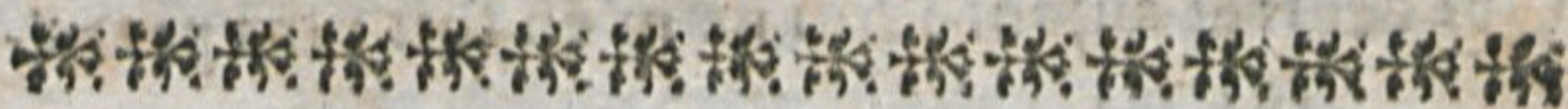




Ce far souhaitoit pour ses  
Troupes du beau temps  
le jour, & de la pluye  
la nuit.

*EPICRAMME.*

**C** Atin qui fait toute la nuit l'amour,  
Et tout le jour va chercher à qui plaire,  
Comme Cesar veut pour la satisfaire  
De l'eau la nuit, & du beau tems le jour.



D'une belle sotte qui alaitoit  
son fils.

*EPICRAMME.*

**A** Lix dit que son fils vivra plus de cent ans,  
Que tous les Medecins luy font cette pro-  
messe;  
Pour moy je ne croy pas qu'il vive si long-temps,  
Il prend déia du lait d'Anesse.



Une Fille qui s'étonnoit de  
voir un jeune homme à la  
Messe à Saint Anthoine,

S O N N E T.

Pourquoy vous étonner de me voir dans l'E-  
glise  
Rendre ce que je dois à la Divinité;  
Ay-je autrefois vécu dedans l'impiété,  
Que l'entrée aujourd'hui ne m'en soit plus permi-  
se?

Apprenez que le Ciel connoissant ma franchise  
Et la devotion qui m'y tient arresté,  
Par un juste couroux contre vous irrité,  
Vous pourra bien punir de vous en voir surprise.

Il faut avoir pour moi de meilleurs sentimens,  
Si vous voulez fuir ses justes châtimens,  
Et juger de mon ame ainsi que de la vôtre.

Autrement S. Anthoine à qui je rends mes vœux  
Vous punira d'un feu qui surpasse tout autre,  
Mais moindre toutefois que celui de vos yeux.



LE GOUSSET,

SONNET IRREGVLIER.

**L**E Ciel vous a formée icy bas sans seconde,  
Non pas en vous donnant ses plus riches  
threfors ;  
Mais au malheur des nez en vous ornant le corps  
Du plus friand Gouffet du monde.

Il exale une odeur qui passe les plus fines,  
Mais une odeur si p<sup>ro</sup>pre à nous faire enrager,  
Que chauffon de laquais, & pied de messager  
Sont moins ennemis des Narines.

Madelon, ce qu'on voit de femmes sous les Cieux  
Ne nous blessent jamais le cœur que par les yeux,  
Qui sont les fenestres de l'ame.

C'est par là seulement que nous sommes gênez  
Et vous toute contraire au propre de la femme,  
Vous blessez le cœur par le nez.





# SUR UN PET

QV'VN AMANT FIT  
en presence de sa Maîtresse.

## STANCES.

**U**Nique Objet de mes desirs :  
Philis faut-il que mes plaisirs  
Pour rien se changent en supplices,  
Et qu'au mépris de vostre foy,  
Un pet efface les services  
Que vous avez reçu de moy ?

Je sçay bien ô charmant Objet  
Que vous avez quelque sujet  
D'être pour moy toute de glace ;  
Et je confesse ingenuëment,  
Puisque mon cul fait ma disgrâce,  
Qu'elle n'est pas sans fondement.

Si pourtant cet extrême amour  
Dont j'eus des preuves chaque jour,  
Pour un pet s'est changée en haine,  
Vous ne pouviez jamais songer,

A rompre une si forte chaîne  
Pour aucun sujet plus léger.

Mon cœur outré de déplaisirs  
Etoit gros de tant de soupirs,  
Voyant vostre amour si fatouche,  
Quel'un d'eux se trouva réduit  
Ne pouvant sortir par ma bouche  
A chercher un autre conduit.

S'il est vray qu'on n'ose nier  
La porte à chaque prisonnier,  
Alors que la Princesse passe;  
Ce Pet pouvoit avec raison  
Vous demander la même grace,  
Puisqu'il se voyoit en prison.

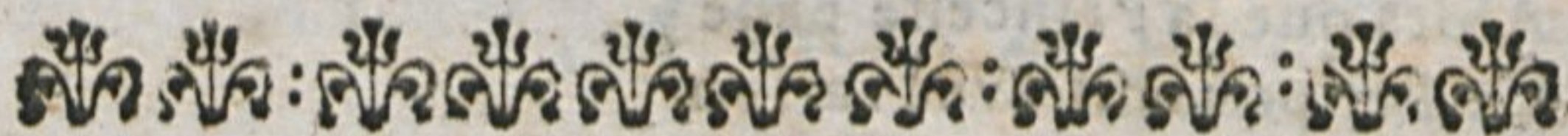
S'il n'est pas fort bien conduit,  
Qu'il ait fait quelque peu de bruit,  
Lors qu'il se fraya cette voye:  
C'est qu'il étoit si transporté,  
Qu'il fit en l'air un cry de joye,  
En recouvrant sa liberté.

Helas! quand je viens à songer  
A ce sujet foible & léger  
Que cause mon malheur extrême;  
Je m'écrie en ma vive ardeur,  
Falloit-il me mettre en moy même  
Près de vous en mauvaise odeur?

Si pour un Pet fait par hazard,  
Vôtre cœur où j'ay tant de part,

Pour jamais de moy se retire ;  
 Voulez-vous que dorénavant  
 Vous me donniez sujet de dire ,  
 Que vous changez au moindre vent ?

Ne faites donc point d'autre choix ,  
 Et puisque vostre ame à mes loix  
 S'éroit soumise toute entiere ,  
 Soyez telle qu'auparavant ,  
 Où l'on dira que mon derriere  
 M'a fait perdre vostre devant.



*LE FAINÉANT,*

*MADRIGAL.*

**V**ous êtes, Janneton, fort grande ménagere,  
 Jamais femme ne fut plus active que vous,  
 Vous ne laissez jamais la moindre chose à faire  
 A votre gros & gras Epoux.  
 Soit qu'il dorme en son lit, ou qu'il fasse l'yvrogne  
 Il est toujours certain que l'on fait sa besongne,  
 Si bien qu'il vit content sans peine & sans ennuy ;  
 Car comme il aime à boire & dormir à son aise,  
 Il est ravi, le pauvre Blaise  
 Qu'on fasse à la maison toutes choses sans luy.







SVR VN PET LASCHE'  
en bonne Compagnie.

STANCES.

PHilis, effacez la rougeur  
Qu'une trop severe pudcur  
A peinte sur vôt're visage;  
Laissez dire le médifant,  
Pour atteindre un long & bel âge,  
Il faut donner à son Cul vent.

Cet accident n'est pas mortel,  
Il n'est rien de si naturel,  
Ni certes de plus ordinaire.  
Hé que vous peut-on reprocher,  
Sinon d'avoir mis en lumiere  
Ce qu'un scrupule fait cacher.

Une autre plus fine que vous  
Eust ferré cuisses & genoux,  
Pour le convertir en femelle;  
Mais si de gens si raffinez,  
Ce qu'à l'oreille l'on nous cele,  
Nous coûte bien plus cher au nez.

L'occasion prise au colet,  
 Vous entonnâtes le motet,  
 Comme nous gardions le silence,  
 Et chacun resta convaincu,  
 Que l'on devoit telle audience  
 Aux doux accens de vôtre Cul!

Ah! Philis, ce beau ton de voix  
 Nous reduisit tous aux abois,  
 Et sortit avec tant de grace,  
 Que je m'écriay tout confus,  
 Heureux avecque cette basse  
 Qui pourra faire le dessus.

Mais, ô folle exclamation!  
 N'entrons point en tentation,  
 Sur si delicate matiere,  
 Autant en emporte le vent;  
 Si Philis ouvre le derriere,  
 C'est pour mieux fermer le devant.



*E P I G R A M M E.*

Cette Dame a fait comme Troye,  
 De braves gens sans aucun fruit,  
 Furent dix ans à cette proye,  
 Un Cheval n'y fut qu'une nuit.



L'heureuse Avanture.

SONNET.

Pour éviter l'ardeur d'un brûlant jour d'Esté.  
Catin dessus son lit dormoit à demy nuë,  
Dans un état si beau, qu'elle eut même tenté,  
L'humeur la plus pudique & la plus retenüe.

Sa juppe permettoit de voir en liberté,  
Ce petit lieu vermeil qu'elle cache à la vüe.  
Le centre de l'amour & de la volupté,  
La cause du beau feu qui m'enflâme & me tuë.

Un si sensible objet, & cette occasion,  
Bannissans mon respect & ma discretion,  
Me firent embrasser cette belle dormeuse,

Alors elle s'éveille à cet effort charmant,  
Et s'écrie aussi-tôt, ah que je suis heureuse,  
Les biens, comme l'on dit, me viennent en dor-  
mant.



LA PICARDE;  
SONNET.

**P**Erdez le vain espoir de m'avoir pour époux,  
Ce n'est pas mon dessein, Orante je n'ay garde,  
Et si jamais l'amour me réduit sous vos coups,  
Je veux que l'on me berne & que l'on me nazarde:

Ce n'est pas que vos yeux ne soient brillans &  
doux,  
Qu'ils ne puissent charmer quiconque les regarde  
Que vous ne puissiez voir mille Amans à genoux,  
Mais j'aime la douceur, & vous êtes Picarde.

Je n'eus jamais d'amour ni d'inclination  
Pour ces esprits trop chauds de vôt're nation,  
Qui sont toujours en feu, quoique francs & sans  
fraude :

Ainsi rien ne me fait éviter vos appas,  
Sinon que la Picarde a la tête si chaude,  
Que c'est un grand hazard si cul ne l'est pas.  
Le



## Le Cousin, &amp; la Cousine.

## ELEGIE.

Cessez vaines erreurs, coûtumes tyranniques  
De troubler ma Philis de vos terreurs pani-  
ques ;

Cessez de deviner fausses opinions  
D'un amour innocent les douces unions,  
Vous lui dites en vain que sa flâ ne est un crime,  
Qu'elle ne peut m'aimer d'un amour legitime  
Et que la passion qui la conjoint à moy  
Blesse le droit divin, la nature & la loy,  
Et que pour recevoir cette fausse croyance,  
Elle a trop de lumiere & trop de prévoyance :  
Il est vray la nature observe en l'Univers,  
Et le sexe pareil, & le sexe divers,  
Et des liens d'amour jamais elle n'assemble  
Lyon avec lyon, cygœ & vautour ensemble :  
Mais nous ne voyons pas que des degrez du sang  
Dans l'espece pareille elle observe le rang,  
Ny qu'aa lyon Cousin cette cruelle ordonne  
De fuir dans les bois sa cousine lyonne,  
Avant toutes les loix d'état & de raison,  
Lorsque le monde étoit en sa jeune saison,  
Pendant cet âge d'or où toute creature,  
Suivoit l'instruction de la mere Nature  
Ces vaines qualitez de freres, de germains  
Ont-elles separé les premiers des humains ;

M

Et porté cette erreur incivile & cruelle  
 Où doit regner l'amour & la paix naturelle ;  
 Dedans un même lit dessous un même toit,  
 Avecque le cousin la cousine habitoit,  
 Et l'amour achevoit l'embrasement des ames,  
 Que déjà l'amitié brûloit de lentes flammes :  
 Ces sages naturels, ces petits innocens  
 Qui suivant la lumiere & la guide des sens,  
 Dans le sein de leur mere, & les bras de l'enfance,  
 N'observent point aussi cette folle défense,  
 Nous voyons la parente, & le petit parent,  
 D'une amoureuse ardeur, l'un & l'autre accou-

rant,  
 Et par mille baisers l'enfant & la pucelle,  
 Montrer d'un feu secret la premiere étincelle,  
 Dont sans doute naïtroient des brasiers enflam-

mez,  
 S'ils n'étoient amortis aussi-tôt qu'allumez ;  
 Cette union de sang ne paroît pas étrange,  
 Aux sages habitans de l'Eufrate & du Gange,  
 Chez qui l'Egyptien, le Grec & le Romain,  
 Puiserent autrefois tout le sçavoir humain.  
 Leur Loy plus naturelle, & bien mieux ordon-

née,  
 Des plus proches patens approuve l'hymenée,  
 Et loin de pratiquer cette severité,  
 Ils le nomment entr'eux prudence & charité,  
 De plus parmi l'Arabe il est seul legitime,  
 Et tout autre mélange est adultere & crime,  
 Qui divise le sang, dissipe les maisons,  
 Et rompt des parentez les cheres liaisons,  
 Et qui mieux (disent-ils) est ce qu'amour nous lie  
 Qu'à ceux que la nature à nôtre sang allie.

De qui dès le berceau les cœurs no<sup>9</sup> sont ouverts,  
Et les secrets cachez pleinement découverts,  
Qu'à ceux que joint à nous une même naissance,  
Mêmes instructions & même connoissance,  
Mêmes temperamens, même inclination,  
Même nom, même race, & même nation;  
De qui parfaitement les ames assorties  
Ont ces liens secrets, ces douces sympathies:  
Dont si ce n'est d'amour, à l'amour on descend  
Par un petit sentier dangereux & glissant,  
Depuis sur ce danger la police Romaine  
Etablit parmi nous sa défense inhumaine,  
Forma ce nom d'inceste, & par raison d'état  
Le traita de forfait, de crime & d'attentat:  
A cet emportement voyant la porte aisée  
Dans l'ame des parens à l'amour disposée,  
Pour moderer un peu leur violent desir,  
Et tempeter l'ardeur, & l'attrait du plaisir:  
Elle appelle fureur, mélange abominable,  
Ce qui n'est en effet qu'un instinct raisonnable.  
Par la capricieuse, & frivole raison;  
Que le juste à l'injuste a trop de liaison.  
A peine de nos jours la course commencée  
Quelle prévient nos cœurs d'une erreur insensée  
Qui précédant en nous la force du bon sens  
Rompt les tendres liens de ses amours naissans.  
Caprice des Romains, loy barbare & cruelle,  
Loy qui choque la loy civile & naturelle,  
Ah! que plus justement tu devois bien rougir,  
Si pour le sens commun tu prétendois agir.  
Soas ton injuste aveu de voir unis ensemble  
Ceux que la dissemblance ou l'âge desassemble:  
Le jeune avec le vieux, le laid avec le beau,  
Le More avec le blanc, & le cygne au corbeau.

Lequel est davantage horrible & condamnable  
De voir un vieux phantôme, un monstre abomi-  
nable,

Presser d'un froid baiser, d'un sale attouche-  
ment,

Ce que nature a fait de rare & de charmant :  
Ou voir deux jeunes fleurs d'une tige sorties  
Par un lien commun l'un à l'autre assorties :  
D'un fertile Laurier deux rejettons jumeaux  
Pour faire une couronne aprocher leurs rameaux :  
Deux aimables ruisseaux partis de même source  
Rassemblez dans un lit courir la même course :  
Que la moitié se joigne avecque la moitié,  
Qu'on ente franc sur franc, amour sur amitié :  
Qu'un des pampres du sep à l'autre se marie :  
Enfin que le pareil au pareil s'apparie.

Non, non, le droit divin commun ou naturel  
N'ont rien assurément condamné de pareil :  
Mais quand la plus austere & plus juste défense,  
Des supplices derniers puniroit cette offense :  
Quand la terre & les Cieux, l'honneur & le de-  
voir

Pour m'empêcher d'aimer joindroit tout leur  
pouvoir,

Contre ma passion leurs attaques sont vaines,  
Et la mort seulement divisera mes chaînes :  
Encor de nos esprits séparant les accords,  
La cruelle du moins assemblera nos corps :  
Dans un même cercueil on nous verra descendre,  
Et qui n'étoit qu'un feu, ne sera qu'une cendre.



♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪ ♪♪♪♪  
 \* \* \* \* \*  
 ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪

SVR VNE JALOVSIÉ.  
 E L E G I E.

**N**E me commandez point, Iris que je m'ex-  
 plique,  
 Sur ce que je parois triste & mélancholique;  
 Laissez-moy dans cct air chagrin & serieux:  
 Je vous ay dit le mal que m'ont fait vos beaux  
 yeux:  
 Mais celui-ci sans doute est un plus haut mystere,  
 Je suis un malheureux qui ne veux que me taire,  
 Et vous tenir secrette une morne langueur,  
 Que je voudrois celer même à mon propre cœur:  
 Mais comment vous cacher le tourment qui me  
 presse,  
 Vous êtes curieuse & vous êtes maîtresse,  
 Jugez d'un sentiment qu'on n'ose mettre au jour,  
 Et voyez dans mes yeux plus loin que mon amour.  
 On diroit à me voir en ce point déplorable,  
 Que c'est l'amour tout seul qui me rend miserable,  
 Vous me voyez languir, vous me voyez seicher,  
 Mes timides regards aux vôtres s'attacher,  
 Rêver en compagnie, aimer la solitude,  
 Et promener partout ma noire inquietude.

Plus d'une passion fait ce puissant effort,  
 Iris je suis jaloux, & jaloux à la mort,  
 Mes soupirs qui jamais n'attirent les vôtres,  
 En s'en allant vers vous en ont rencontré d'autres  
 Qui moins passionnez tendent à même fin,  
 Et d'inégale ardeur vont le même chemin;  
 Qui sont les mieux reçûs? je ne sçay, mais je  
 tremble,  
 Quand je viens à songer qu'ils arrivent ensem-  
 ble,  
 Et que votre pudeur en les appercevant,  
 Ne montre point du tout qu'elle en ait eu le vent.  
 Le Ciel qui vous donna cette beauté suprême  
 Veut qu'un autre avec moy vous adore & vous  
 aime,  
 Mais nul pour vos attraits ne peut mieux s'en-  
 flammer,  
 Et je n'ay pas besoin qu'on m'aide à vous aimer;  
 Je souhaite pourtant qu'une foule importune,  
 De pareils malheureux courent même fortune.  
 Et qu'il plaise à l'amour sans nous avantager,  
 Que nous soyons beaucoup à ne rien parta-  
 ger;  
 Je ne vous presse plus d'avoir pour ma constan-  
 ce  
 Un rayon de pitié s'il tire en consequence,  
 Je seray trop heureux, & j'auray trop de bien,  
 Quand vous m'assurerez de n'aimer jamais  
 rien.  
 Pour perdre mes rivaux j'irois à mon naufrage,  
 Et pour peu que ma force égalast mon coura-  
 ge,  
 J'écroulerois le Temple où nous faisons nos  
 vœux,

Et je m'écraserois de bon cœur avec eux;  
Je ne puis supporter sans une horrible envie,  
Qu'ils meurent de ma mort & vivent de ma  
vie :

Que mon feu soit leur flamme, & mon sang  
leur soucy,

Croyez qu'on aime bien dès que l'on hait ainsi.  
Un d'eux m'assassine alors qu'il me regarde;

Je sçay bien qu'en effet vôtre vertu vous garde,  
Qu'en vain d'un œil aride il pille vos appas,  
Qu'il ne s'enrichit point & ne m'appauvrit pas,  
Et qu'un grand démêlé parmi nous s'exécute,  
Où la prétention ne fait point la dispute;  
Je ne puis toutefois m'empêcher de fremir  
Contre un nouveau venu qui tâche à s'affermir.  
Mais qui n'élèvera que de foibles machines,  
S'il ne bâtit ailleurs que dessus mes ruines,  
Il entre dans vos fers, j'y suis depuis long-  
tems,

Et nous sommes tous deux également contents;  
Sa fortune est petite, & si je l'apprehende,  
Mesurée à la mienne elle me paroît grande,  
Et je crains qu'en deux jours un jeune fortuné  
Regagne tout le tems que je vous ay donné,  
Empêchez que par là ce desordre se voye,  
Otez-luy l'esperance & me rendez la joye:  
Cessez de comparer les soupirs aux soupirs,  
Et tant de vœux mal-faits à tant de beaux desirs:  
Ma foy vous a déjà paru toute parfaite;  
A peine sçavez-vous comme la sienne est faite,  
Il ne vous sieroit pas de vouloir pénétrer,  
Laissez donc le cœur vuide où je ne puis entrer,

N'ayez égard à rien ou ne plaignez qu'un hom-  
me,

Qui pour vôtre beauté languit & se consume,  
Qui n'a d'autres pensées dedans un mal si grand,  
Que ceux que son espoir a laissez en mourant,  
Qui vous rend en secret cent respects legitimes  
Et qui cache ses feux comme on cache les cri-  
mes.

F I N.





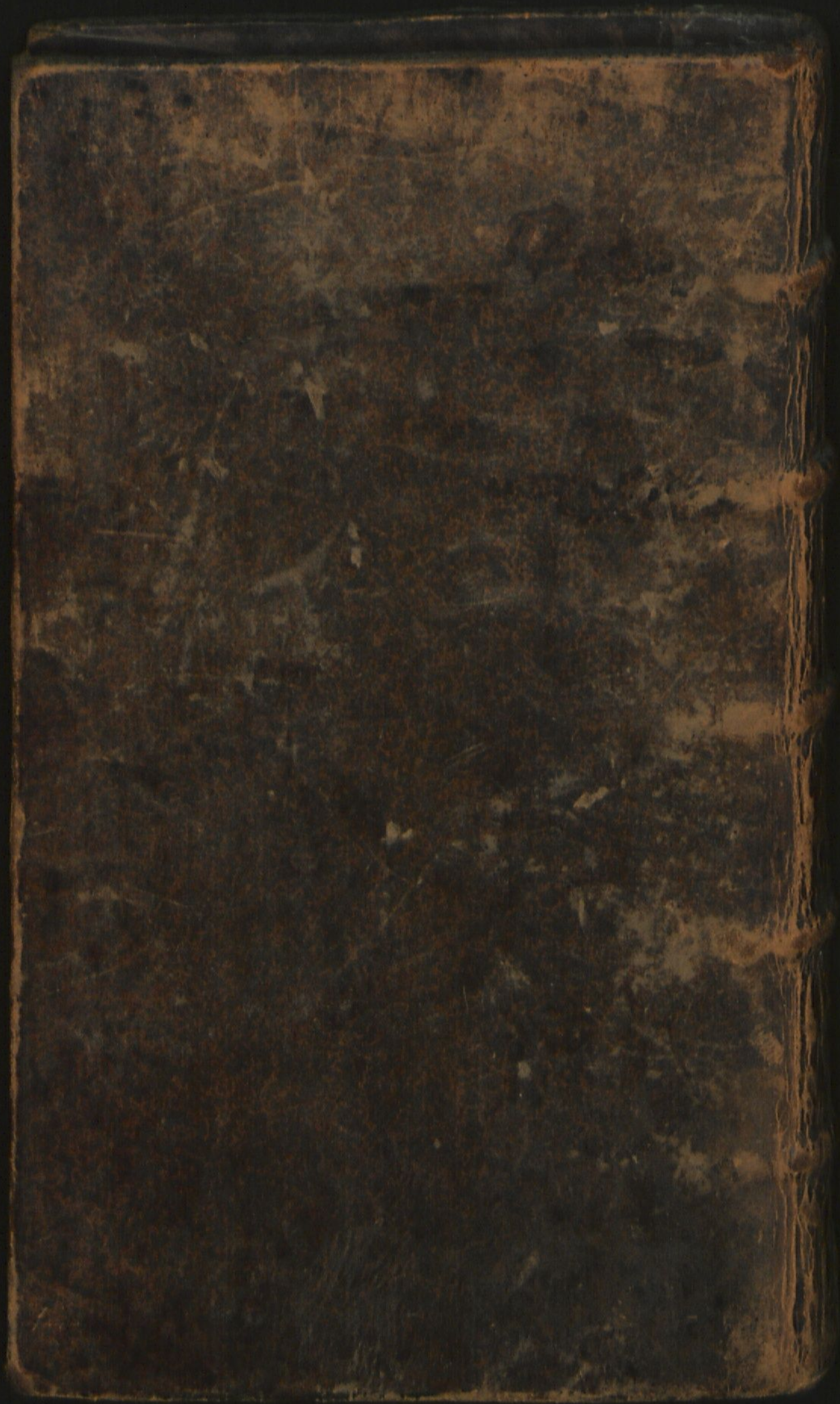
56922

**ULB Halle**  
007 397 267

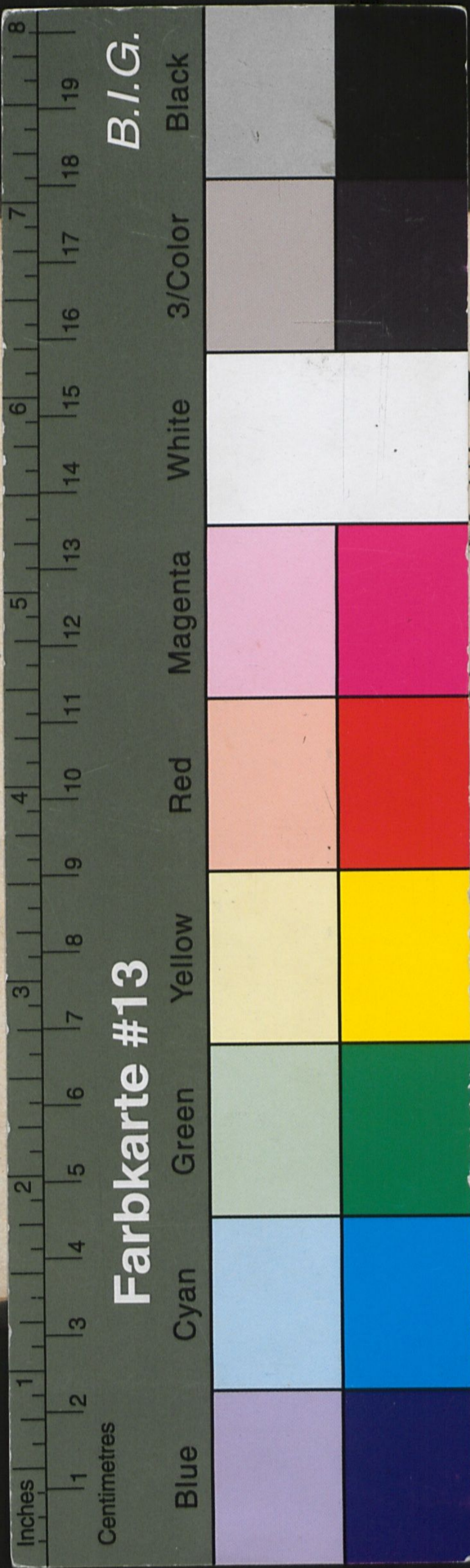
3



R







L'ELITE  
DES POËSIES  
HEROÏQUES  
ET GAILLARDES  
DE CE TEMPS.

AVGMENTE'ES  
De plusieurs Manuscrites  
non encor vûs.



Imprimé cette Année.

M. DC. LXXXII.

